



SUPER
FRISSONS^{MD}

Méchants fantômes



VÉRONIQUE DROUIN
FRANCE GOSSELIN • MAGALI LAURENT

VÉRONIQUE DROUIN
FRANCE GOSSELIN
MAGALI LAURENT

Méchants fantômes

Illustration de la couverture : AUDREY JADAUD



VÉRONIQUE DROUIN

Esprit menaçant



Vieux manoir à rénover

Caméra en main, j'entre dans la maison. L'intérieur est très sombre, je ne vois presque rien à travers ma lentille. Les rayons de soleil ont de la difficulté à se frayer un chemin entre les lourds rideaux de velours accrochés aux fenêtres. Je plisse le nez. L'odeur âcre de renfermé pique même les yeux. J'ai un mouvement de recul quand une silhouette apparaît soudain dans mon champ de vision.

— C'est pareil comme dans mon souvenir ! J'avais tellement hâte d'arriver ! s'écrie maman.

— Je la trouve encore plus belle que lors de notre visite ! renchérit papa, plus loin.

Moi, je ne suis pas impressionné. Cette maison est vieille et décrépite, même avec son décor antique. Je ne vois pas du tout pourquoi ils sont si heureux. Surtout que notre dernière résidence commençait à peine à être confortable avant qu'on parte.

Le passe-temps de mes parents est de prendre des ruines et de les rénover. Ils aiment faire des transformations de décors extrêmes, tout arracher et tout réparer. Ces changements font que nous vivons dans un chaos permanent.

Nous avons déménagé trois fois en deux ans. La première fois, dans une petite baraque située près d'un bois. La deuxième, dans une bicoque à deux étages au milieu d'un champ. Et là, dans cette énormité victorienne avec des tourelles et des balcons.

Heureusement, à cause de leur travail, mes parents restent toujours assez près du village. Je peux donc continuer de fréquenter la même école et garder mes amis. Je suis dans la classe

de Léa et Amir depuis la maternelle et nous formons un trio inséparable.

Tandis que maman et papa transportent les dernières boîtes qui sont restées dans l'auto, je me promène entre les monticules de meubles pour capter sur pellicule leur dernier achat. J'adore tout filmer, car on ne sait jamais quand une situation intéressante peut survenir.

Dans cette maison, il y a du papier peint partout et des tapis aux motifs orientaux couvrent une partie des planchers au vernis écaillé. Le hall est grandiose avec un énorme lustre suspendu au centre, couvert de toiles d'araignées. Dans le corridor, une ampoule défectueuse clignote.

Plus loin, un grand foyer occupe un mur entier du salon et, au fond, il reste des cendres de vieux journaux, à moitié consumés. Quant à la cuisine, elle est séparée par une petite pièce qui servait autrefois aux domestiques. Il y a des pièges à souris sur le sol. Dans ce

que je crois être un garde-manger, je trouve un escalier caché. Un passage secret...

Je l'emprunte en grimpant les marches d'un pas lent. Il fait très noir puisqu'il n'y a pas de fenêtres. La lampe sur ma caméra éclaire un peu le chemin. Une fois à l'étage, j'avance dans un couloir dissimulé derrière les pièces. Je croise quelques portes. La première que je pousse mène dans un boudoir aux murs de bois. J'y entre, fasciné. Des livres poussiéreux s'entassent sur les étagères.

— Samuel !

Je bondis.

Papa tend le cou par l'ouverture de la porte.

Il a l'air bien amusé de m'avoir fait sursauter.

J'abaisse ma caméra avec une moue.

— Quoi ?

— Tu as vu ta chambre ?

— Non, pas encore.

— Tu n'es pas curieux ? Viens voir !

Avec un soupir, je roule des yeux et je le suis. Le problème, c'est que ça ne sera pas ma

chambre longtemps. Une fois les rénovations terminées, je vais devoir la quitter. Et encore décrocher mes affiches de films, ranger les carnets dans lesquels j'écris mes futurs scénarios et mettre de côté mes dessins. Parce que mon rêve, plus tard, c'est d'être cinéaste. Mais chaque fois que je commence à filmer un de mes projets, on déménage ! Ça finit par m'énerver !

Par contre, quand j'entre dans la pièce au fond du couloir, je ne peux cacher mon étonnement.

Sur tout un mur, il y a une immense fenêtre dont le haut a une forme arrondie. Un grand arbre aux branches tordues s'élève derrière. Les cloisons sont peintes en bleu foncé et une grosse armoire de bois occupe un coin. Mon lit de fer et mes meubles ont été déposés au centre avec mes boîtes. Tant mieux, je devrais pouvoir m'installer rapidement...

En voyant mon sourire, mon père ébouriffe mes boucles brunes.

— Tu es content ?

— Ouais. C'est correct.

— Et tu vas voir, avec les modifications que nous allons faire, ta mère et moi, ce sera encore plus spectaculaire !

Surpris, je dis :

— Je pensais que vous alliez respecter la demande bizarre de ceux qui habitaient ici avant...

Mes parents m'ont emmené avec eux quand ils sont allés chez le notaire pour signer le contrat d'achat de la maison et prendre les clés. Même si la discussion ne m'intéressait pas du tout, j'ai entendu l'étrange condition fixée par les anciens propriétaires : ce qui se trouve derrière les murs doit y rester.

— Ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas changer la couleur ou poser d'autres luminaires, répond papa. De toute façon, il va aussi falloir que je regarde ce qu'il y a à l'intérieur des parois pour m'assurer que l'isolant n'est pas nocif pour notre santé. Mais, en principe, on n'ira pas de l'autre côté...

Je hoche la tête. Ça m'apparaît logique.

Pourtant, avant de ressortir, je frémis en songeant à ce qui pourrait se trouver derrière ces murs.

Caché dans le mur

Le lendemain, je suis réveillé par des coups répétés. Maman et papa sont déjà à l'ouvrage, même si les boîtes s'empilent encore partout. Quand je descends, à moitié endormi, ma mère est en train de décaper l'imposante rampe d'escalier dissimulée sous une couche noire lustrée. Papa, lui, gratte la tapisserie du hall, sous laquelle se trouve un autre papier peint.

De mon côté, je me promène avec ma caméra. J'ai des devoirs à faire, mais le déménagement m'a donné des idées de films. Et je m'ennuie de mes amis. Une chance, l'école recommence demain après le long congé de la relâche.

— Regarde ça ! me dit maman en retirant l'épaisse couche de peinture.

En dessous apparaît du bois couleur caramel. Pourquoi avoir tout peint si sombre dans cette maison ?

Un rayon de soleil filtre alors par la fenêtre et je lève les yeux. Sur le palier plus haut, il y a un grand vitrail. Il est un peu terni par la poussière, mais des motifs de feuilles et d'animaux s'y révèlent.

Dans une forêt, un lapin, un canard, un renard, une chouette et une corneille se cachent. Ils entourent une petite fille qui tient un bouquet de marguerites. Je lève ma caméra pour zoomer. Avec l'escalier, ça fait un plan intéressant, presque dramatique. Quand la fillette apparaît dans mon objectif, je remarque ses yeux. Ils sont rouges !

— Samuel ! J'ai besoin de ton aide !

Je mets ma caméra de côté et je me tourne vers mon père, perché sur un escabeau.

Aussitôt que je tends les mains, il y dépose son grattoir. Presque tout le mur est maintenant à nu.

— Tu veux bien me donner mon tournevis, s'il te plaît ?

Je fouille dans le coffre à mes pieds et lui tends l'outil. Il dévisse le luminaire mural qui n'arrêtait pas de clignoter.

— On va voir quel est le problème, dit-il en examinant les fils.

— Papa ? Qu'est-ce qui est arrivé aux anciens propriétaires ?

— Oh, ils étaient très vieux. Le notaire m'a dit qu'ils avaient 97 et 102 ans... Et ils restaient encore ici.

— Ils sont allés dans une maison de retraite ?

— Non, ils sont morts.

— En même temps ?

— Le notaire ne l'a pas spécifié. Mais à cet âge, quand un des deux perd la vie, l'autre se laisse parfois aller.

C'est quand même étonnant qu'ils aient vécu si longtemps dans une aussi grande

maison. D'ailleurs, j'ai l'impression qu'ils n'ont jamais changé la décoration.

— Aïe ! crie soudain mon père

Secoué, il bascule en bas de l'escabeau.
Je me précipite vers lui.

— Papa !

Il se redresse sur un coude tout en secouant sa main.

— J'ai pris un choc !

Maman arrive à son tour.

— Tu n'es pas blessé ? s'inquiète-t-elle.

— Non, je ne pense pas. J'aurai peut-être un bleu ou deux, dit-il en se frottant la hanche.

— Je t'avais prévenu de faire attention à l'électricité !

— Je suis ingénieur, je sais comment ça marche !

— Ingénieur, oui, électricien, non ! Ce sont de vieux systèmes et tu ne connais pas tout !
argumente encore ma mère.

Tandis qu'ils continuent à se disputer, je contemple le luminaire qui pend de son socle. L'ampoule scintille par intermittence.

Sans autre support que les fils pour la retenir, la lampe glisse par saccades vers le sol. Un morceau de plâtre se détache du mur et se brise en tombant. Par le trou, on voit à l'intérieur du mur.

Dans l'ouverture, j'aperçois quelque chose qui dépasse. On dirait une figurine.

Je glisse la main dans la fente et je la prends délicatement.

— Samuel ! Attention de ne pas t'électrocuter ! avertit ma mère.

Je n'y avais même pas pensé, trop attiré par la mystérieuse statuette. Heureusement, je la récupère sans mal.

Au creux de ma paume, je découvre qu'il s'agit d'un petit lapin sculpté dans le bois. Il est mignon. Je me demande bien ce qu'il faisait là.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvre avec fracas et le vent s'engouffre en sifflant.

Une sensation de froid m'envahit aussitôt.

La poussière et les débris entrent en tourbillonnant. Mes parents s'empressent d'aller refermer la porte.

— Il faudrait aussi réparer cette poignée, soupire mon père.

Toujours surpris, je baisse les yeux vers le lapin dans ma main. Je ne peux retenir un frisson.



Les yeux rouges

Le lendemain, je retourne près de la fente, car il me semble avoir vu autre chose quand j'ai récupéré la statuette. Je glisse la main dans le mur et elle y reste coincée. Pris de panique, je tire, mais une force inconnue me retient. Des yeux rouges apparaissent dans la brèche.

Je sursaute. Hagard, je regarde autour de moi et je me rends compte que l'autobus s'est arrêté. Je me suis endormi durant le trajet qui est plus long qu'avant.

À l'école, je retrouve avec soulagement mon casier. Parfois, j'ai l'impression que c'est le seul repère stable dans ma vie.

Je m'empresse de prendre mes livres et d'aller rejoindre mes amis à l'agora. Assis dans les marches, ils me saluent avec de grands gestes en m'apercevant.

Je m'affale entre la minuscule Léa et l'immense Amir.

— Tu as survécu à ton déménagement ? me demande mon amie en repoussant ses lunettes sur son nez plein de taches de rousseur.

— Ouais. Mais la nouvelle maison est encore plus étrange que la dernière...

— Tu as étudié pour l'examen d'histoire ? ajoute Amir, son livre ouvert sur ses genoux.

Comme d'habitude, il doit être à la dernière minute. Mais cette fois, je suis dans la même situation que lui.

— Pas beaucoup. Mes parents ont rénové hier et j'ai dû les aider.

— Chanceux ! Au moins, tu n'as pas deux frères et une sœur dans la même chambre que toi ! se plaint Amir.

— Ou des morts dans ton sous-sol ! gémit à son tour Léa.

Ses parents sont embaumeurs et ils ont un salon funéraire au rez-de-chaussée de la maison. C'est la seule entreprise de pompes funèbres du village.

J'avoue que c'est assez lugubre comme environnement.

— Oui, mais j'ai hâte de ne plus vivre dans un bric-à-brac en permanence ! Au moins, dans cette maison, mes parents n'ont pas vraiment le droit de toucher aux murs...

— Ah oui ? Pourquoi ? s'étonne Amir.

— Parce que les anciens propriétaires ne veulent pas. Les murs, et surtout ce qu'il y a derrière, doivent demeurer intacts.

— Bizarre comme consigne. Pourquoi ils ne sont pas restés dans ce cas-là ? m'interroge Léa.

Je hausse les épaules.

— Parce qu'ils sont morts... Ils étaient presque centenaires. C'est une condition dans leur testament.

— Étrange, parce que c'est difficile de surveiller ce qui se passe quand on n'est plus de ce monde, affirme Amir.

Je sors alors le petit lapin de mon sac.

— En plus, regardez ce qu'on a trouvé pendant qu'on réparait un luminaire.

Mes deux amis se penchent sur la petite sculpture.

— Mignon. Et c'était dans la lampe ? demande Amir.

— Plutôt derrière, je dirais.

— Donc c'était dans le mur... Dans ce cas-là, vous y avez touché, lance Léa, pensive, en se rongant les ongles.

— C'est pas comme si on avait fait exprès ! C'était un accident ! De toute façon, si on a à planter des clous ou réparer des trous, nous n'aurons pas le choix d'entrer en contact avec les parois de la maison !

— J'imagine, acquiesce Léa. Disons qu'au départ, la consigne est un peu floue.

— Et pas mal large, ajoute Amir. Et si vous défoncez une cloison par accident, qu'est-ce qui va se produire ?

— Aucune idée. Le notaire ne l'a pas dit.

— En tout cas, ce n'est pas comme si les anciens propriétaires allaient revenir vous punir, remarque Léa. Je vis depuis assez longtemps au-dessus d'un salon funéraire pour savoir que les morts sont plutôt discrets...

Je baisse les yeux vers le petit lapin. Dressé sur ses pattes arrière, les oreilles droites, il a l'air en alerte. Et je ne le trouve pas très menaçant. Malgré cela, je me demande comment il s'est retrouvé caché de cette façon.

— Si je suis ici ce matin, dis-je, c'est qu'aucun malheur ne m'est tombé dessus, hier. Cette consigne doit juste être une extravagance des anciens propriétaires.

— Bah, s'ils ont toujours habité au même endroit, ça se comprend un peu, affirme Amir.

— Ils étaient peut-être attachés à leur maison et ne voulaient pas qu'elle change, dit Léa avec empathie.

— Malheureusement pour eux, mes parents ont des intentions différentes !

LES YEUX ROUGES

Sur ce, la cloche sonne et nous ramassons vite nos livres pour courir vers les classes. Avant de ranger le petit lapin au fond de ma poche, je remarque ses intrigants yeux rouges.

L'armoire sans fond

Ce soir-là, aussitôt le repas terminé, mes parents se remettent à la tâche. Cette fois, ma mère décape les armoires de cuisine tandis que mon père repeint le hall. De mon côté, j'installe tout le nécessaire pour avoir un coin bureau fonctionnel dans ma chambre. À la lueur d'une lampe, je termine mes devoirs tandis que le petit lapin me surveille. Comme la télé n'a pas encore été branchée, je me mets au lit assez tôt ensuite. Je n'ai même pas l'énergie de filmer quoi que ce soit, ni de dessiner. Je tombe de fatigue.

Après un moment, un grincement me fait ouvrir les paupières. Je lève la tête en clignant des yeux. Il fait noir et il n'y a aucun bruit. Mes parents semblent couchés. Je repose la tête sur l'oreiller.

Le bruit plaintif se répète. Je me dresse sur mon lit. Ça doit être un courant d'air. Un coup d'œil vers la fenêtre m'indique pourtant qu'elle n'est pas ouverte.

Prenant mon courage à deux mains, je me lève et je marche vers la porte. Elle est aussi fermée. Ce n'est donc pas de là que venait le son.

Le bruit se reproduit. Je me retourne avec un sursaut.

La pièce est sombre et on n'y voit pas grand-chose. J'aperçois le battant entrebâillé de l'armoire-penderie. Je suis pourtant certain qu'il ne l'était pas avant que je m'endorme.

J'entends soudain un coup et une série de pas précipités. Un frisson me secoue.

La bouche sèche et les mains moites, j'allume ma lampe de chevet. La chambre est

déserte. Je m'avance à pas lents vers le meuble massif. Je n'ai pas encore eu le temps d'y ranger mon linge.

En prenant une grande inspiration, je l'ouvre d'un coup sec. Quelques cintres de métal se balancent, accrochés à la tringle. Des caisses vides sont empilées dans le bas. Au fond de l'armoire, une différence de couleur dans le bois attire mon attention. J'enlève les boîtes devant et découvre une petite trappe. Surprenant.

Je tâte cette petite porte. Elle se rabat en grinçant !

J'ai d'abord un mouvement de recul. Puis, je fixe le trou. L'arrière du meuble donne sur un couloir. Probablement celui qui est caché derrière les murs. J'y ai entendu des pas rapides plus tôt et je doute que ce soit mon père qui essaie de me jouer un tour.

Mon souffle s'accélère.

Sur la table de chevet, j'attrape ma caméra et j'allume la petite lampe pour me guider. Je pointe le faisceau vers l'issue dissimulée.

En l'explorant à travers ma lentille, je n'y remarque rien de particulier. Curieux, je me glisse dans l'ouverture tout en promenant le jet de lumière sur les parois du corridor secret. Personne ne se cache là.

Rassuré, je me redresse.

Soudain, la course reprend. J'entends une série de claquements contre le sol. Mon cœur s'arrête. J'ajuste mon objectif, le souffle court. Toujours rien.

Je découvre cependant une petite figurine posée au milieu du plancher, à quelques pas de moi. J'aurais pu jurer qu'elle ne se trouvait pas là il y a une minute.

Je reste figé un moment.

Comme il n'y a aucune présence dans le couloir, j'avance pour l'examiner, sans arrêter de filmer.

Cette fois, c'est un petit canard de bois. Dès que je le touche, les pas cessent. J'ai l'impression qu'on m'observe. J'explore une dernière fois le corridor, puis je retourne en hâte à ma chambre. Avant de me remettre au

lit, je m'assure de bien bloquer la trappe au fond de l'armoire afin que rien ni personne ne puisse traverser.

Tout en surveillant la porte du coin de l'œil, je rejoue ce que j'ai capté sur ma caméra. Au fond du couloir, je remarque deux points rouges. Même si mon esprit logique essaie de me convaincre que ce n'est qu'un reflet, je ne peux m'empêcher d'y voir des yeux...

À l'école le lendemain, Léa aperçoit mes cernes dès que j'entre en classe.

— Tu as l'air d'un mort-vivant, Sam ! s'exclame-t-elle.

— Tu as passé la nuit sur la corde à linge ou quoi ? m'interroge à son tour Amir.

Avec un soupir, je secoue la tête :

— Je ne sais pas ce qui se passe, mais j'ai entendu des pas dans le couloir caché derrière ma chambre.

— Vous avez un passage secret ? s'étonne Amir. Chez moi, on n'a même pas la place pour un corridor !

— Oui, mais je peux t'assurer que ce n'est pas si amusant que ça.

— Tu crois qu'il y a un fantôme ? demande Léa.

— Pfft ! Je ne crois pas à ça ! Il doit y avoir une explication logique, voyons !

— Tu es somnambule, Samuel ? Tu as des hallucinations ? poursuit-elle.

— Tu veux être détective plus tard, Léa ? lui lance Amir.

Cette blague nous fait bien rigoler.

Je ne crois pas avoir jamais marché dans mon sommeil. Et même si j'étais très fatigué la veille, je n'ai rien imaginé non plus...

Je sors le petit canard de bois de mon sac pour le prouver. Le vent fouette tout à coup les fenêtres du local, détournant notre attention un instant.

— J'ai aussi trouvé ça, dis-je en déposant la figurine sur mon bureau.

Amir le saisit et le scrute avec attention.

— Il ressemble à l'autre. Même grosseur, même bois... Ils faisaient peut-être partie d'une collection ?

— Hum ! Si c'est le cas, ça voudrait dire qu'il y en a d'autres quelque part, dit Léa.

— Mais je les ai découverts par hasard ! Comment je suis censé en dénicher une série ? Ils pourraient se trouver n'importe où dans cette énorme maison !

— D'ailleurs, ils serviraient à quoi, cachés un peu partout ?

J'avoue que la question de Léa m'intrigue.

Quand la cloche sonne, je reprends le canard et le range dans mon sac avec le lapin, tout en me demandant comment je pourrais bien orienter mes recherches... Je redoute aussi une nouvelle visite cette nuit !



Un lugubre sous-sol

Dès mon retour de l'école, je m'écrase sur le divan et je m'endors aussitôt, apaisé par les bruits de rénovation, qui me rassurent. Même le marteau qui frappe ne perturbe pas ma sieste.

Pourtant, ça n'a rien de reposant. Je rêve que je marche dans le couloir secret. Soudain, un lapin géant aux yeux rouges surgit et me mord le bras. De l'autre côté, un canard à dents pointues agrippe mon autre poignet. Je suis pris ! Ils ne me lâchent pas.

Puis, une ombre se dresse en travers de mon chemin.

— Où sont-ils ? hurle-t-elle.

La silhouette fonce ensuite vers moi.

— Samuel ! J'ai besoin de toi !

Je sursaute violemment quand mon père me secoue l'épaule. Le souffle court et les yeux grands ouverts, je le fixe avec confusion.

— Youhou ! Samuel !

Je râle en revenant à moi :

— Ça va ! J'arrive !

Je m'assois en frottant mes paupières bouffies. J'ai l'impression d'être encore plus fatigué que ce matin.

— Samuel, tu me donnes un coup de main pour descendre le vaisselier au sous-sol ?

En chancelant un peu, j'accompagne mon père dans le hall. Le meuble qu'il me désigne a été couvert d'un drap.

— Je ne pense pas qu'on va le garder ici, il prend trop de place.

En haussant les épaules, je me place face à mon père et je l'aide à porter le petit buffet vers la porte qui mène à la cave.

Dans les escaliers, il faut faire attention pour éviter d'échapper cette antiquité. En bas, nous posons enfin le meuble sur la terre battue.

À la lueur de l'ampoule nue qui se balance au-dessus de nos têtes, j'explore les lieux. Ça sent le moisi. Il y a plein d'étagères avec de vieilles conserves pourries et des outils rouillés. Dans un coin, une fournaise à l'huile ronronne comme un gros monstre. Plus loin, dans la dernière pièce, le sol a été couvert de planches. On dirait des retailles de rénovations précédentes.

Cet endroit me donne la chair de poule.

Ce serait parfait pour tourner un film d'horreur. Il faudra que je redescende avec ma caméra !

J'entends alors une série de grincements.

En revenant vers l'escalier, je constate que papa est déjà remonté et que la porte en haut est fermée. Puis, il y a des pas étouffés derrière moi. Je me retourne vivement. Des traces de pas apparaissent dans la poussière. Elles mènent à la pièce du fond.

La taille des pieds imprimés correspond à celle d'un enfant. Les empreintes se perdent sous les planches empilées. Je reste un moment à contempler le tas de bois. Personne ne peut se glisser en dessous aussi vite !

À ce moment, j'aperçois quelque chose qui tombe du plafond non fini. Je couvre ma tête de mes bras. Peut-être que le bois par terre provient de cette ouverture ? Heureusement, rien d'autre ne semble se détacher des poutres. En scrutant l'amoncellement, je remarque une petite pièce dont je reconnais l'aspect. Avec précaution, je grimpe au sommet de l'amas de bois et je saisis la nouvelle figurine. Cette fois, c'est un renard.

Puis la pile se met à remuer sous moi. Pris de panique, je fais de grands moulinets de bras pour rétablir mon équilibre, mais je finis par perdre pied.

Après que ma tête heurte le sol, j'ai l'impression de voir une ombre se pencher au-dessus de moi.

* * *

Mes parents sont agenouillés près de moi et m'examinent avec inquiétude. Ma mère passe un linge humide sur mon front.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, Samuel ? m'interroge-t-elle.

— Je... Je suis tombé.

— Fais attention ! Tu ne devrais pas monter là, ce n'est pas stable ! avertit mon père en m'aidant à me relever.

La main sur la tête, je lui demande :

— C'est quoi cette pile de bois ?

— Je ne sais pas, elle se trouvait déjà là avant qu'on arrive... Ce sont des débris que les anciens propriétaires ont laissés là. Il va falloir qu'on s'en débarrasse un jour.

— Tiens, n'oublie pas ça.

Ma mère pose le petit renard au creux de ma paume. Je le fixe avec méfiance.

— Les vieilles maisons sont toujours pleines de trésors, ajoute-t-elle avec un demi-sourire.

— Mais pourquoi les cacher ?

— Peut-être qu'un enfant a déjà habité ici, conclut-elle en me précédant dans l'escalier.

En songeant aux traces de pas laissées sur le sol plus tôt, j'en déduis que c'est possible. Mais j'ai l'impression que cet enfant n'est jamais parti.

Alors que mon père s'apprête à éteindre la lumière avant de monter, je me tourne pour jeter un œil au bas des marches. Les empreintes ont disparu.

Ébranlé, je remonte au pas de course malgré ma tête douloureuse.



Une ombre dans la nuit

Ce soir-là, je repousse le plus possible l'heure du coucher en me cherchant des excuses. Sur la table de cuisine, j'ai aligné les trois figurines trouvées jusqu'à maintenant. Un lapin, un canard et un renard. Y a-t-il un lien ?

Je bondis quand ma mère dépose une tasse de lait chaud sur la table à côté de moi.

— Elles sont jolies ! s'exclame-t-elle.

Je hausse les épaules en reprenant mon calme. Étrange comment de simples figurines peuvent inspirer un sentiment d'inquiétude.

— Maman, tu sais où ont été enterrés les anciens propriétaires ?

— Pourquoi tu demandes ça ? s'étonne-t-elle en s'asseyant en face de moi avec sa tisane.

— Je me posais la question, c'est tout.

— Je ne sais pas. Ils habitaient le village depuis longtemps, alors ils sont peut-être dans le cimetière. Il y a moyen de t'informer si ça t'intéresse.

Je hoche la tête. Sans le dire à ma mère, je me demande surtout ce qui se cache sous le tas de planches au sous-sol. C'est peut-être moi qui délire, mais je commence à croire que des esprits hantent cette maison. Quand je suis tombé du tas de bois plus tôt, est-ce que j'ai perdu l'équilibre ou quelqu'un m'a poussé ?

J'ai maintenant une belle bosse douloureuse en arrière du crâne.

Après avoir fini ma tasse, ma mère m'envoie dormir malgré mes protestations. Je monte dans ma chambre en traînant les pieds. Je redoute une nouvelle visite cette nuit.

Avant de me glisser sous les couvertures, je vérifie que toutes les issues sont bien fermées. Je pose même une chaise sous la poignée

de l'armoire. Je m'assure que ma caméra est à portée de main. Mon bâton de baseball aussi. J'attends les fantômes de pied ferme.

Il est vingt-deux heures.

Les heures s'écoulent avec lenteur et rien ne bouge.

Vingt-trois heures.

Assis au milieu du lit, les coudes appuyés sur les genoux et le menton sur mes poings, je garde les yeux rivés sur la penderie. Toujours aucun mouvement.

Minuit.

Mes paupières sont de plus en plus lourdes.

Minuit et demi.

J'étouffe un bâillement avant de fermer les paupières.

Un grand bruit me réveille en sursaut. Je ne peux pas croire que je me suis endormi !

Les yeux écarquillés, je fouille l'obscurité. Mon cœur s'arrête. Un regard de braise me

contemple dans le noir. Deux yeux rouges comme des billes de feu. Une ombre est au pied de mon lit et m'épie !

J'étouffe un cri de surprise.

Je cherche à tâtons autour de moi. Ma main se pose sur la caméra que j'allume aussitôt. Malgré la petite lampe dessus, il fait si sombre que presque rien ne sera visible sur la vidéo. Je filme quand même tout en tendant la main vers mon bâton de baseball. Je l'accroche et il roule sur le plancher.

L'ombre demeure immobile et produit un bruit de halètement. Autour d'elle, j'ai l'impression de voir des tentacules noirs qui se déplient en ondulant doucement vers moi.

Comme hypnotisé, je me rends alors compte que je dois me mettre hors de portée de ces bras sombres.

Je me jette par terre pour attraper mon bâton. Avant que je ne l'atteigne, l'ombre s'interpose et je me retrouve face à face avec elle.

Effrayé, je ne vois que le néant. Un sinistre tourbillon aux yeux écarlates.

— Où sont-ils ? crache la chose.

Je pointe ma caméra dans sa direction. La silhouette noire s'évapore aussitôt.

Hors d'haleine, je brandis le faisceau de la petite lampe afin de la retrouver, en inspectant les moindres recoins de ma chambre. L'ombre semble avoir disparu.

Au moment où je crois m'en être débarrassé, j'entends la porte de l'armoire grincer, puis la trappe claquer. Des pas vifs s'éloignent.

Mon bâton de baseball sur l'épaule, je me lève pour aller voir. Sur le parquet, je remarque des empreintes de pieds poussiéreux qui se dirigent vers l'armoire. La chaise que j'avais posée devant a été renversée sur le sol. Mon sang se fige dans mes veines.

J'avais donc raison, il y a un autre occupant dans cette maison !



Le mystère des cendres

Quand je me présente en classe, mes amis se tournent vers moi avec des yeux ronds.

— Wow! Sam! Tu as l'air encore pire qu'hier! s'écrie Amir.

Je me masse les tempes pour essayer d'alléger mon mal de tête. Deux nuits sans sommeil, ça ne fait pas des miracles.

— Qu'est-ce qui s'est passé? s'inquiète Léa.

Sans un mot, je sors la figurine du renard. Étrangement, les lumières clignotent au-dessus de nos têtes.

— Une autre? s'étonne-t-elle en la prenant pour l'examiner.

— C'est donc vrai qu'il y en a une série complète ! constate Amir.

— J'en ai bien peur. Le pire, c'est que cette nuit, j'ai eu de la visite.

— De la visite ? demandent en chœur mes deux amis, suspendus à mes lèvres.

— Un genre d'esprit est venu dans ma chambre et m'a regardé dormir !

Surpris, Léa et Amir échangent d'abord un regard, puis leurs questions se bousculent :

— De quoi il avait l'air ?

— Il était menaçant ?

— Je n'ai vu qu'une ombre... Elle s'est précipitée sur moi et m'a demandé où ils étaient.

— Tu sais de qui elle parle ? m'interroge Amir.

— Aucune idée. Mais ça ne peut pas être à propos des figurines, car elles étaient bien en vue sur mon bureau !

— Et qu'ont dit tes parents ? lance Léa.

Je pince les lèvres et je croise les bras.

— Ils ne m'ont pas trouvé drôle couché sur le divan, ce matin, avec le bâton de baseball

entre les mains. Quand je leur ai raconté avoir vu une ombre, ils ont cru que j'avais des hallucinations parce que je ne dors pas assez. Ou que j'invente des histoires parce que je suis fatigué de déménager.

— Ils devraient pourtant comprendre que c'est parce que tu as peur, murmure Léa.

— Ils m'ont dit de les avertir la prochaine fois qu'il arrivera quelque chose. Mais si je les réveille et que le fantôme disparaît, ils vont encore penser que je mens !

Nous réfléchissons quelques secondes, puis j'ai une idée :

— Demain, c'est vendredi. Mes parents doivent aller à une soirée. Ils reviendront probablement assez tard. Ça vous dirait de venir à la maison ?

— Je suis partante ! dit Léa.

— Moi aussi ! s'exclame Amir. En plus, on aura peut-être droit à un film d'horreur gratuit !

— C'est une très mauvaise blague ! rouspète Léa en lui donnant un coup de coude dans les côtes.

Tandis que mes amis rigolent, je songe qu'en attendant, il faudra que je trouve un moyen d'affronter la prochaine nuit sans leur aide !

Sur l'heure du midi, je saute mon repas pour aller à la bibliothèque. Je dois savoir où sont les anciens propriétaires. Sur l'un des ordinateurs, je lance une recherche dans les nécrologies récentes parues dans le journal du village. Je me souviens vaguement que les noms de Gérard et Aline Duclos ont été mentionnés chez le notaire.

Ce n'est pas trop difficile de fouiller. Je trouve vite la rubrique qui présente les détails des funérailles. Puisqu'ils étaient très âgés, ils laissaient dans le deuil une foule de personnes. Je remarque aussi que les obsèques ont été célébrées au salon funéraire des parents de Léa. Pas étonnant, c'est le seul dans la région !

Quand mon amie apparaît dans la bibliothèque, je lui fais signe.

— Tu n'étais pas à la cafétéria ?
m'interroge-t-elle.

Plutôt que de lui répondre, je lui demande :

— Ça te dit quelque chose Gérard et Aline
Duclos qui auraient été exposés à votre salon ?

— Pas vraiment. Je ne suis pas au courant
de tout le monde qui passe par chez nous.
Pourquoi ?

— C'est le couple qui habitait ma maison
avant. Je veux savoir où ils sont.

— S'ils sont morts, ils risquent d'être six
pieds sous terre...

— Très drôle. Et s'ils ont été incinérés, où
seraient les cendres ?

— Dans un mausolée, j'imagine. Ou chez
un de leurs proches.

— Il y a un moyen de le savoir ?

— Je peux toujours demander à mes parents.

Comme nous sommes seuls dans la salle,
la bibliothécaire permet à Léa de passer un
coup de fil. Après quelques minutes, elle
revient et me raconte :

— Tu avais raison ! Ils ont été incinérés et leurs cendres ont été transmises à leurs enfants. Mais ce n'est pas tout...

— Quoi ?

— Dans leur testament, ils ont dit qu'ils voulaient qu'on les disperse à l'endroit qu'ils aimaient le plus. Ce serait où, selon toi ?

Mes yeux s'arrondissent.

— S'ils ont passé plus de quatre-vingts ans dans la même maison...

— Tu crois que...

Un grand fracas nous fait alors bondir de nos chaises.

Le cœur battant, nous nous tournons vers la bibliothécaire qui se précipite vers une étagère qui a cédé. Tous les livres se sont éparpillés sur le sol.

Affolés, Léa et moi nous jetons un regard craintif avant de nous enfuir des lieux au son de la cloche annonçant les cours de l'après-midi.

La pièce secrète

En rentrant de l'école, j'ai un moment d'hésitation sur le pas de la porte. Je me demande ce qui m'attend ce soir. Cette maison semble renfermer autant de vieilles histoires que de fantômes !

Sans le savoir, mes parents ont vraiment pigé le pire numéro de l'immobilier.

D'ailleurs, ce soir-là, ils se relayent à mon chevet pour me demander si tout va bien.

— Tu es certain que tu vas réussir à dormir ?
m'interroge ma mère en posant une tasse de lait chaud à côté de moi.

Elle sait que ça m'aide à me relaxer.

Puis, mon père s'assoit sur le coin de mon matelas. Il doit se sentir coupable de s'être

énervé ce matin parce que je n'étais pas dans mon lit.

— S'il y a quoi que ce soit, réveille-moi et nous irons voir. J'aime mieux que tu viennes me chercher plutôt que tu ne fermes pas l'œil de la nuit.

Je hoche la tête. Ça me rassure un peu.

Mais bon, je suis quand même curieux de savoir si j'aurai encore de la visite. Et je ne peux pas dire que l'ombre m'ait vraiment menacé. Je me raisonne en me disant que je ne cours peut-être aucun danger.

Malgré cela, je garde mon bâton de baseball tout près et ma lampe de chevet allumée.

Encore une fois, les heures s'écoulent sans que rien ne se passe. À un moment donné, je n'ai plus vraiment peur et je m'ennuie plus qu'autre chose. La fatigue commence à m'engourdir.

Mes paupières papillotent. Je me secoue.

Soudain, j'entends un grincement. Je saute sur mes pieds. Bâton et caméra en main, je

fouille la pièce du regard. Il n'y a personne et l'armoire est fermée.

Mon cœur met un moment à se calmer dans ma poitrine. Je retourne au lit avec un soupir. Je suis trop nerveux. Le moindre craquement m'angoisse. Je regarde l'heure : 2 h 38. Le fantôme ne viendra peut-être pas, après tout.

C'est ma dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil. Je suis si épuisé...

Je ne sais pas ce qui me fait ouvrir les yeux à peine quelques minutes plus tard. Ma lampe est éteinte. Les rideaux sont tirés.

Je frémis en apercevant l'ombre au pied de mon lit.

Elle m'observe sans bouger, silencieuse. Sa respiration est bruyante.

Effrayé, je tiens le drap devant moi comme un ridicule bouclier.

Contre toute attente, l'ombre pivote et se rend lentement vers l'armoire. Avant d'y entrer, elle se tourne vers moi comme si elle m'invitait à la suivre.

J'ai peur, mais en même temps, je veux en savoir plus. Je la suis. Mais bon, je garde mon bâton dans une main et ma caméra dans l'autre.

Au fond de la penderie, je m'introduis dans l'ouverture et je me retrouve dans le corridor secret. Puisqu'il n'y a pas de fenêtres, c'est très sombre. Tout au fond, la seule chose que je distingue ce sont les yeux écarlates du fantôme. Puis, ils disparaissent brusquement et la trappe derrière moi se referme en claquant.

Je me jette sur la petite porte, seulement il n'y a plus aucune ouverture. Le faisceau au-dessus de ma caméra m'indique que le mur est lisse... Je suis enfermé !

Je m'élance dans le couloir pour essayer de m'échapper par une des portes, mais, évidemment, elles sont toutes verrouillées. J'ai beau me battre avec les poignées, aucune ne cède.

À l'autre bout du passage, je m'arrête devant l'ombre. Elle me fixe, immobile. Derrière sa

sombre silhouette, un accès s'ouvre et elle s'y glisse, sans un bruit.

Comme je suis piégé, je n'ai pas le choix de la suivre. Toujours en filmant, mon bâton dressé dans l'autre main, je m'avance à petits pas. L'issue empruntée par l'apparition donne sur un escalier qui monte vers le grenier.

Il n'y a qu'un moyen d'obtenir des réponses... La gorge serrée, j'avale ma salive avec difficulté avant d'avancer.

Les marches gémissent sous mes pas tandis que j'entre dans la pièce basse, éclairée d'une seule petite lucarne triangulaire. À la lueur de la lampe de ma caméra, je devine un tas de vieilleries emmagasiné ici. Il y a un vieux tourne-disque, un téléphone à cadran, des cendriers et des vêtements qui ressemblent à des déguisements. De quoi réjouir mes parents ; mais pour l'instant, cet endroit caché me donne froid dans le dos.

Au détour d'une pile de caisses regorgeant de trésors vintages, je me retrouve encore nez à nez avec l'ombre. Je laisse échapper un cri.

Cette étrange présence se recule un peu et je découvre sur le sol, à ses pieds, une nouvelle figurine. Tout en gardant le fantôme à l'œil, je me penche pour la prendre dans mes mains. Cette fois, il s'agit d'une chouette.

Quand je relève la tête, je remarque que l'ombre halète de plus en plus. Puis, elle cesse brusquement de le faire. Des tentacules noirs se dressent au-dessus d'elle, semblant sortir de sa tête. Son visage s'ouvre en deux, comme une bouche verticale qui se tend vers moi. À l'intérieur, je décèle des milliers de petites dents pointues scintillantes. L'ombre ressemble à une plante carnivore sur le point de me dévorer.

— Qu'avez-vous fait d'eux ? siffle-t-elle.

Terrifié par cette vision, je hurle de toutes mes forces avant de rebrousser chemin. Dans mon empressement, je manque une marche et je termine ma course en tombant dans l'escalier.

* * *

Alarmés, mes parents se penchent au-dessus de moi. Je suis étendu sur le plancher du couloir.

Mon père m'aide à me redresser et ma mère me donne un peu d'eau.

— Qu'est-ce que tu faisais là ? me demande papa.

— Je... J'ai suivi une ombre dans le corridor. Elle m'a ensuite mené en haut...

— Il y a un grenier ? s'étonne maman.

Je hoche rapidement la tête.

— Oui, c'est la porte devant moi.

— Pourtant, elle est verrouillée et je n'ai pas encore retrouvé la clé de cette pièce, explique papa en tournant la poignée dans un sens et dans l'autre. Elle est bloquée. Tu es certain que tu n'as pas rêvé ? m'interroge-t-il.

J'ouvre la paume et je présente une nouvelle preuve : la petite figurine de chouette.

— J'ai trouvé ça en haut...

— Elle ressemble aux autres, souffle maman en l'examinant.

Les bras croisés, mon père réfléchit tout en scrutant la porte fermée avec un air incrédule.

— Pour l’instant, je n’ai pas les outils pour ouvrir, mais je m’y mettrai dès que l’occasion se présentera. En attendant, Samuel, tu vas dormir sur la causeuse dans notre chambre.

J’acquiesce, aussi résigné que soulagé. Dormir un peu me fera du bien, car la prochaine soirée risque d’être encore plus mouvementée.



Cauchemar en classe

Mes parents ont passé l'heure du déjeuner à me demander si je me sentais prêt à passer une soirée sans eux. Lorsque je leur ai rappelé que mes amis seraient là, ça les a apaisés. De toute façon, j'ai l'impression qu'on ne dormira pas beaucoup avant leur retour.

En arrivant à l'école, je montre ma dernière acquisition à Léa et Amir.

— Un hibou ? s'étonne ce dernier.

Dehors, un éclair traverse le ciel et le tonnerre gronde. Léa fronce les sourcils derrière ses lunettes.

— Tous ces animaux doivent avoir une signification.

— Je n'ai malheureusement pas eu le temps de demander au fantôme avant qu'il ouvre sa gueule de requin devant moi !

— Et tu nous invites chez toi pour combattre cette chose ? hésite Amir.

— Moi, je n'ai pas peur ! affirme Léa en croisant les bras.

Comme Léa fait presque la moitié de la taille d'Amir, celui-ci bombe le torse.

— Je n'ai pas peur non plus, mais je me pose des questions au sujet de notre sécurité, c'est tout !

— Jusqu'à maintenant, l'ombre ne s'en est pas pris physiquement à moi, si ça peut vous rassurer. Pourtant, j'aimerais quand même retrouver une vie normale...

— Et on sera là pour t'aider ! m'assure Léa en posant la main sur mon épaule.

* * *

Au dîner, je n'ai pas très faim et comme j'ai du rattrapage à faire dans mes devoirs, je me rends à la bibliothèque. Encore là, j'ai beaucoup de difficulté à me concentrer sur mes travaux. Mais être hanté par un fantôme n'est pas une excuse valide auprès de mes professeurs.

Alors que je termine une recherche en sciences, je sursaute quand Léa pose un gros livre devant moi : Dictionnaire des symboles.

— Pourquoi j'ai besoin de ça ?

— J'ai cherché ce que signifiaient les statuettes d'animaux.

— Et ?

— Ce sont tous des symboles forts pour différents éléments de la vie. Tu les as avec toi ?

Je sors les objets de mon sac : le lapin, le canard, le renard et la chouette. Dès qu'ils se retrouvent sur la table, le battant d'une fenêtre s'ouvre à la volée.

Un souffle étrange nous balaie.

Soudain, il fait froid. Léa se rapproche de moi avec une expression craintive.

— Ce n'est pas la première fois que ce genre de phénomène se produit, dis-je.

— Ça arrive souvent quand tu sors les figurines, constate Léa.

La bibliothécaire s'élance pour refermer la fenêtre tandis que Léa reporte son attention sur le livre.

— Regarde, le lapin signifie la renaissance ; le canard, la fidélité, le renard, la ruse et la chouette, la sagesse.

— En quoi ça nous aide ?

Léa hausse les épaules :

— Ils doivent tous jouer un rôle précis.

— En plus je les ai tous trouvés à différents étages de la maison.

— C'est peut-être un indice.

— Si c'est le cas, on le saura ce soir...

* * *

En mathématiques, j'ai de la difficulté à garder les yeux ouverts. Au tableau, les formules se succèdent, aussi incompréhensibles

les unes que les autres. Je bats des paupières et le temps gris à l'extérieur n'aide pas.

Le visage appuyé dans ma paume, je me laisse aller à l'engourdissement. Je n'ai envie que d'un oreiller, de ma chambre et de mon lit, si confortable...

Je glisse dans un état second où je sens presque le froissement des draps. Les rideaux sont tirés, la pièce est sombre.

Puis, une forme se matérialise à côté de moi. Une ombre noire, aux yeux de braise, qui me regarde dormir. Je sursaute. Par contre, je suis paralysé. Je ne peux même pas crier ni me débattre.

Mon cœur bat à toute vitesse tandis que la créature s'incline au-dessus de moi. Elle déploie sa gueule remplie de crocs.

Ma respiration s'accélère quand je sens son haleine étrange, presque parfumée, contre ma figure.

— Il n'en reste qu'un seul avant que je sois libre, souffle-t-elle.

Au fond de sa gorge, j'aperçois une lueur bleutée, animée d'une légère pulsation.

— Je pourrai enfin sortir les chercher !

Puis, cette bouche démesurée se referme sur moi.

Je pousse un hurlement !

Mes yeux s'ouvrent enfin. Je remarque que toute la classe s'est tournée vers moi. Les élèves me fixent avec des airs incrédules tandis que l'enseignante a les poings sur les hanches.

— Tu as quelque chose à ajouter, Samuel ? ironise-t-elle.

— Euh... Non, non !

Mon rythme cardiaque met un moment à se calmer et je reste avec une drôle d'impression. Que s'est-il passé ? On dirait que le fantôme peut me visiter en plein jour maintenant...

Affolé à cette idée, j'attends avec anxiété la fin de l'après-midi, redoutant une nouvelle manifestation.

L'esprit vagabond

Après les cours, mes amis reviennent en autobus avec moi.

— Tu dis que l'esprit t'a contacté pendant ton cours de maths ? s'étonne Léa.

— En tout cas, si c'était un rêve, il était frappant de réalisme

— Mais comment le fantôme pourrait te suivre ? demande à son tour Amir.

— Ça pourrait avoir un lien avec les figurines ? suggère Léa.

Je lui jette un regard étonné : cela expliquerait pourquoi des phénomènes étranges se produisent chaque fois que je les apporte à l'école.

En débarquant à mon arrêt, on aperçoit immédiatement la maison dans toute sa splendeur mystérieuse.

— Wow! C'est incroyable! Un vrai manoir! s'exclame Amir.

— Oui, eh bien, j'aimerais mieux habiter un endroit qui ne soit pas hanté!

Comme personne ne bouge, Léa murmure :

— On y va?

J'inspire profondément pour me donner du courage, puis j'entraîne mes amis vers l'entrée. Mes parents sont déjà partis et le frigo est plein. Ils ont même installé la télé afin qu'on puisse regarder des films. En temps normal, c'est ce qu'on ferait, pourtant je doute qu'on ait la tête à ça ce soir.

Mes amis poussent encore des exclamations ébahies en entrant dans le hall. Malgré le désordre laissé par les travaux, j'avoue que c'est quand même grandiose.

— C'est le genre de maison dans laquelle je pourrais me perdre! dit Amir.

— Je ne te le conseille pas!

Je leur fais visiter l'étage sans prendre le temps de déposer mon sac. En arrivant au bas de l'escalier, Amir s'écrie :

— Beau vitrail !

— Il est un peu décoloré, mais c'est du joli travail, dis-je.

Puis, Léa a un hoquet de surprise.

— Hé, les gars, vous ne voyez pas ?

Je contemple la mosaïque de plus près. À travers les motifs de feuilles, des animaux apparaissent. Mon regard s'éclaire... Pourquoi je n'avais pas remarqué ce détail avant ?

— Voilà ta réponse ! Le lapin, le canard, le renard et la chouette sont là... Il ne manque plus que la corneille au sommet ! souffle mon amie.

Malgré moi, je murmure :

— Il n'en reste qu'un seul avant que je sois libre...

C'est ce que l'ombre a dit cet après-midi !

— Regardez... les animaux entourent une petite fille, précise Amir... Il avait l'air de quoi ton fantôme, Sam ?

— D'un cauchemar avec des dents !

Par contre, la taille des empreintes laissées sur le sol correspondait effectivement à celle d'un enfant. Intrigué, je monte les marches.

En scrutant de plus près les images taillées dans le verre, je remarque que l'expression de la fille n'est ni inquiète, ni triste. Elle est plutôt déterminée.

Mais ces animaux, la protègent-ils ou la surveillent-ils ?

— J'ai l'impression qu'il faudrait mettre la main sur la dernière figurine, suggère Léa.

Je me tourne vers mon amie.

— Même si cette découverte signifie que le fantôme sera libéré ? Il va continuer de me hanter ensuite ? On ne connaît pas les conséquences de cette trouvaille !

Amir et Léa se regardent, incertains. Je n'ai pas envie d'être harcelé par un esprit fou jusqu'à la fin de mes jours.

— D'ailleurs, en faisant des recherches avec Léa hier, on a appris une chose troublante...

— Quoi ? demande Amir.

— Mes parents m’ont raconté que les anciens propriétaires ont réclamé que leurs cendres soient disposées à l’endroit qu’ils aimaient le plus au monde, explique Léa.

— Qui est ? insiste Amir.

— Facile ! Ces gens-là ont vécu ici toute leur vie... Leurs urnes doivent donc être dans cette maison !

— Tu crois qu’il y a des morts quelque part sous nos pieds ? s’énerve Amir, horrifié.

— Ah, ce n’est pas la fin du monde ! s’exaspère Léa. J’ai des morts dans mon sous-sol tous les jours et ils ne m’ont jamais rien fait... Mais ils seraient où selon toi, Sam ?

— J’ai ma petite idée, dis-je, en revenant vers eux. Le troisième animal que j’ai découvert était sur une pile de débris dans le sous-sol. Je dois voir ce qu’il y a là !

— Tu penses que...

Léa n’a pas le temps de terminer sa phrase qu’un grincement strident retentit.

Soudain, un énorme fracas nous projette au sol.

À quelques pas de nous, l'immense lustre vient de s'écraser dans une cascade de verre brisé.

Secoués par cet incident, nous nous cachons un moment derrière l'établi portatif de mon père. Puis, je tends le cou pour regarder.

— Tu vois quelque chose ? chuchote Amir.

— Le lustre est par terre, mais il n'y a aucun mouvement.

— Il n'était pas solide, dis donc ! s'écrie Léa. J'ai pourtant un gros doute là-dessus.

Malgré ma peur, je me redresse et j'avance doucement vers l'énorme luminaire brisé. Sous mes chaussures, les débris craquent.

Une petite pièce attire alors mon attention. J'avale ma salive.

En tendant les doigts, je découvre une figurine en forme de corneille.

Elle n'était à aucun étage, mais plutôt perchée au cœur de la maison, sur le lustre.

Dès que je la prends dans ma main, toutes les portes et fenêtres s'ouvrent en même temps.

Un vent froid se répand dans la maison en
me fouettant le visage.

— Laissez-moi sortir ! hurle la rafale.

Ça y est, le fantôme est libre !

La tombe ouverte

L'air tourbillonne dans la maison, projetant des objets dans toutes les directions. Ceux-ci deviennent des projectiles. J'enfouis vite la corneille dans ma poche et je me jette derrière l'établi avec mes amis pour éviter d'être blessé. Terrifiés, on se blottit les uns contre les autres.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'écrie Amir pour couvrir le bruit du vent.

— On dirait que le fantôme veut nous empêcher de partir ! prévient Léa.

Cette bourrasque n'a rien de naturel et semble dirigée contre nous. D'ailleurs, la tornade est de plus en plus chargée. C'est ce que je constate quand je tente de regarder

par-dessus l'établi. Lampes, bouilloire, vases et autres objets virevoltent. Quand un grille-pain se dirige vers moi, Léa m'attire au sol avant que l'appareil s'écrase sur le mur avec violence.

— J'ai l'impression qu'on a déclenché la fureur de l'esprit ! s'exclame Amir.

— C'est étrange, le lustre s'est brisé quand j'ai parlé d'aller au sous-sol. Après, tout s'est déchaîné... Il ne veut peut-être pas qu'on s'y rende !

— Tu penses qu'il y a quelque chose qui le menace en bas ? demande Léa.

— Il faut vérifier !

— Comment ? On va se faire blesser par cet ouragan si on se déplace ! hurle Amir.

— Servons-nous de l'établi comme d'un bouclier !

Nous portons la table de façon à ce que le plateau nous protège. Les objets continuent de marteler la paroi. Heureusement, Amir est vraiment fort et nous permet de tenir bon.

Lentement, nous nous déplaçons en longeant le mur. Je dois guider mes amis.

Nous sommes ralentis quand l'escabeau se met en travers de notre chemin, mais nous le contournons avec précaution. Le vent s'amplifie et nous avons encore plus de difficulté à marcher. La moindre poussière nous pince le visage. Nous vacillons à chaque pas.

Au cœur du tourbillon, une plainte grave s'élève.

Nous avançons péniblement vers l'escalier de la cave. Arrivés devant la porte, nous tentons de l'ouvrir, mais les violentes rafales nous en empêchent.

— Il va falloir s'y prendre à trois ! dis-je.

— Mais il faut se mettre à l'abri !

Amir nous incite à tourner l'établi vers le haut afin d'être mieux protégés. Ensuite, nous posons tous les mains sur la poignée.

Nous tirons tous en même temps et la porte se rabat d'un coup, heurtant notre bouclier de fortune qui tombe et nous laisse à découvert. Au moment où un fauteuil se dirige vers nous, je pousse mes amis dans l'escalier. Nous tombons jusqu'en bas.

Abasourdis et pleins de contusions, nous nous relevons. En allumant l'ampoule, j'indique la pièce du fond.

Nous nous précipitions dans cette direction. Un tas de débris s'empile sur la surface de terre battue.

— Je suis certain que c'est là ! Il faut les enlever et voir ce qu'il y a dessous !

La lumière clignote.

— Tu n'as pas peur que l'esprit s'en prenne à nous ? s'inquiète Léa.

Le vent souffle encore et nous secoue. Je crie :

— Il faut faire vite !

Nous avons à peine le temps de soulever quelques planches qu'Amir s'exclame :

— Attention !

Une volée d'outils s'abat sur nous. Mes amis nous couvrent derrière une des planches tandis que je continue de creuser.

Amir entasse des pièces de bois contre le seuil afin d'empêcher les débris de nous atteindre.

— Dépêchez-vous de déterrer ce qu'il y a en dessous ! Je ne tiendrai pas longtemps, crie-t-il.

Avec Léa, nous nous empressons de rabattre les dernières planches. Sous l'amas, nous découvrons enfin deux petites boîtes en acajou avec des inscriptions dorées sur le couvercle.

Aline Duclos 1923-2020
Gérard Duclos 1918-2020

Nous nous regardons en écarquillant les yeux. Sous une des boîtes, il y a une enveloppe au nom de Marguerite Duclos.

Nous venons enfin de trouver la réponse à cette énigme !

Les doigts tremblants, je lis la note :

Chère fille,

*Tu seras à jamais avec nous, protégée
par tes compagnons préférés qui sauront te*

transmettre leurs forces et te tiendrons compagnie entre les murs de notre demeure. Nous avons hâte de te retrouver et de t'aimer pour toujours.

Maman et Papa xxx

— Je ne peux plus tenir ! avertit Amir, cambré, tout en maintenant les planches contre le seuil.

Je n'ai pas le temps de voir tout ce qu'il y a dans l'enveloppe qu'un grand vacarme retentit.

L'énigmatique corneille

La porte est désormais grande ouverte !
Amir vole à travers la pièce et atterrit
à côté de moi. Léa se précipite à son secours.
Le tourbillon est maintenant tout autour
de nous.

De mon côté, j'essaie vite de faire le lien entre
tous les éléments que je viens de découvrir.
D'après la lettre, les animaux appartenaient
à la jeune fille. Ils devaient la garder dans
cette maison. En les transportant à l'exté-
rieur de la demeure, je permettais au fantôme
de s'échapper...

Je retire mon sac à dos pour en sortir les petits animaux sculptés.

Je les distribue à Léa et Amir en hurlant :

— Mettez-les aux quatre coins de la pièce !

Ils me regardent comme si j'avais perdu la tête, mais ils obéissent quand même.

Si ma déduction est bonne, il est essentiel d'entourer l'esprit de Marguerite. Pour cela, il faut utiliser ses gardiens pour l'isoler dans cette pièce.

Une fois quatre des figurines placées, je sors la corneille de ma poche pour la déposer en plein centre, entre les deux urnes funéraires.

Le vent cesse immédiatement.

Une masse noire s'écrase devant moi.

Recroquevillée, elle semble d'abord informe comme un nuage d'orage. Lorsqu'elle se redresse, je reconnais l'ombre qui me pourchassait.

— Laissez-moi sortir ! crache-t-elle en déployant sa gueule pleine de dents.

Derrière moi, j'entends les cris effrayés de mes amis. Dans l'éclairage sombre du sous-sol,

cette figure de cauchemar est encore plus sinistre. Je bégaye :

— M... Marguerite Duclos ?

La créature ouvre de grands yeux rouges.

— Que me voulez-vous ? siffle-t-elle encore.

— Te... T'aider. Que cherches-tu ? dis-je les mains levées.

— Mes parents... Ils m'ont abandonnée ! Ils ne sont plus ici avec moi ! Je dois les trouver !

— Je...

Je baisse les yeux.

— Mais ils sont ici, je t'assure !

L'ombre s'élance vers moi, s'arrêtant à quelques centimètres de mon visage. Devant son regard menaçant, je retiens mon souffle.

— Prouve-le-moi...

D'un coup du plat de la main, je renverse les deux urnes qui déversent leurs cendres sur le sol. Cela a pour effet de distraire le fantôme. J'en profite pour me réfugier auprès de mes amis.

Peu à peu, cette poussière donne naissance à deux grandes figures grises qui se déroulent doucement. Elles enveloppent la créature comme un drap scintillant avant de se dissiper dans un grand soupir.

Soudain, une jeune fille lumineuse apparaît. Elle porte une robe bleue et des cheveux blonds ornés de rubans. Marguerite marche autour de la pièce et récupère chacun des animaux en terminant, au centre, par la corneille.

En se relevant, elle murmure :

— Cet oiseau est le symbole de l'immortalité...

Elle nous fait un clin d'œil, puis s'évapore à la façon d'une brume pâle.

Le silence retombe.

Tremblant, je me rends à quatre pattes au centre de la pièce. Les deux urnes sont vides. Il ne reste plus rien sur le sol, à l'exception de la note.

Je prends l'enveloppe et en tire un petit signet. En tête, un médaillon présente la photo d'une jeune fille blonde souriante.

Sous l'image, je lis :

Marguerite Duclos
1943-1952

Décédée des suites d'une très longue maladie,
elle restera à jamais dans le cœur de ses parents,
Aline et Gérard, dans la demeure qui l'a vue
naître et mourir.

— Elle est morte si jeune..., murmure Amir.

— J'ai l'impression qu'elle n'a jamais
quitté cette maison, souffle Léa par-dessus
mon épaule.

— Vous pensez qu'elle est enterrée ici ?

Un coup d'œil au sol humide provoque un
frisson le long de ma colonne vertébrale. Je
ne suis pas certain de vouloir le savoir.

Avec l'aide de mes amis, nous remettons
en place l'enveloppe et les deux urnes que
nous dissimulons en empilant les planches.
Je crois que les fantômes de cette maison
sont enfin apaisés.

En haut des marches, nous sommes surpris de constater que rien n'a bougé. Tout est tel que nous l'avions trouvé en revenant de l'école. L'établi est au milieu du hall, les meubles et les outils sont à leur place. Toute cette tempête était une illusion créée par le fantôme !

Seul le lustre est toujours écrasé sur le plancher.

J'entends alors la porte d'entrée s'ouvrir.

— Oh ! s'écrie ma mère.

— Que s'est-il passé ? s'étonne mon père.

— Je t'avais bien dit que ce n'était pas sécuritaire de laisser Samuel seul ici ! Le lustre n'a même pas tenu !

— Je l'avais pourtant vérifié...

— Samuel ! appelle maman, en panique.

— Je suis ici, dis-je en m'avançant au milieu du hall, suivi de Léa et Amir.

Ma mère se jette sur moi et mon père se gratte la tête, incrédule.

— Vous allez bien, les jeunes ? s'inquiète ma mère qui m'étouffe d'un câlin.

— Nous avons eu une bonne frousse, répond Amir, un sourire dans la voix.

— Mais je crois que tout ira bien, maintenant, ajoute Léa en gloussant.

Le monstre invisible

Les jours suivants, je n'ai pas eu d'autres visites de Marguerite. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de penser aux cendres des personnes dispersées sous cette maison et j'en ai fait plusieurs cauchemars. Même si Léa trouve ça banal, je ne m'habituais pas au fait que les restes de gens morts se trouvaient chez moi.

Par chance, mes parents ont décidé que ce n'était peut-être pas une si bonne idée de rester dans une maison en pleine rénovation. Après l'incident du lustre, ma mère avait des doutes sur la stabilité des fondations de cette

maison. Elle a insisté pour que la maison soit inspectée de fond en comble et que les travaux soient terminés avant qu'on emménage.

On a donc loué un petit appartement au cœur du village en attendant. Ça fait bien mon affaire. Je n'ai même plus besoin de prendre l'autobus et je peux voir mes amis plus souvent. Je dors aussi sur mes deux oreilles !

En attendant, j'ai commencé à visionner sur mon ordinateur ce que j'ai filmé dans la maison. Je pense que je tiens de bons éléments pour monter un film d'horreur ! On ne voit pas beaucoup l'ombre dans mes prises de vue, mais je crois que c'est encore plus inquiétant. Et moi, je ne fais pas semblant quand je hurle de terreur.

C'est dommage que je n'aie pas pu enregistrer la dernière confrontation avec l'esprit. Ça aurait fait du grand cinéma !

Par contre, en ajoutant quelques séquences avec l'aide de mes amis, l'histoire pourrait se tenir. Ils ont d'ailleurs accepté de m'aider

quand nous emménagerons de nouveau dans la maison.

Tandis que mes parents sont partis rénover, je termine le visionnement des derniers plans que je suis parvenu à capter. C'est la séquence du grenier lorsque j'ai trouvé la figurine de la chouette.

Le bout qui suit est plutôt chaotique avec mon hurlement et ma chute dans l'escalier. Je suis étendu sur le sol, inconscient, alors que la caméra continue de filmer.

L'ombre se penche au-dessus de moi et m'observe. Des tentacules noirs ondulent autour d'elle. Soudain, la silhouette se tourne pour regarder derrière elle. Ces bras supplémentaires ne lui appartiennent pas...

Craintif, je m'approche de l'écran.

L'ombre sursaute et ouvre sa gueule en remarquant le sombre monstre qui la menace. Il est gigantesque avec des dents comme des lames de rasoir.

Le film se termine là. Le souffle court, je réécoute en boucle cette séquence. Je me

demande si Marguerite était en danger. Elle cherchait peut-être ses parents, car elle avait peur ? Et d'où vient cette autre créature ? Si elle hante la maison, mes parents sont en danger !

Terrifié, je me précipite sur le téléphone pour les prévenir. Je dois aussi en parler à Léa et à Amir pour affronter cette nouvelle menace ! Une chose est sûre, mon cauchemar ne semble pas terminé...

FRANCE GOSSELIN

**Pantin
diabolique**



Prologue

Le travailleur descend de sa pelle mécanique. Ses bottes s'enfoncent dans la terre qu'il vient tout juste de retourner. Il traverse le terrain de la future maison qui sera construite et dont il doit creuser le sous-sol.

Un objet reflète les rayons du soleil, au milieu de la cour. C'est une boîte métallique qui dépasse du monticule de gravier. Elle est abîmée, mais entière. Sa taille est celle d'un petit melon et comporte une manivelle sur le côté.

Il la retourne entre ses gants de cuir. Le devant présente un damier et, sur les autres faces, on devine une silhouette. Curieux, le travailleur l'approche de ses yeux. Il est difficile

de reconnaître de quoi il s'agit. Les images sont tellement pâles qu'elles l'éblouissent.

L'homme actionne la manivelle. Une musique de cirque grinçante commence à jouer. Ses poils se dressent sur ses bras, tandis qu'il reconnaît un clown dans l'illustration délavée. Ça lui rappelle combien ces personnages le terrorisaient quand il était enfant. Derrière ce sourire trop joyeux, il avait l'impression que se cachait un monstre prêt à dévoiler ses dents pointues à tout moment. Encore aujourd'hui, il ne se sent pas à l'aise lorsqu'il en voit un.

Il continue de tourner la tige d'acier. Il est un homme maintenant, plus un enfant. Ce serait ridicule d'avoir peur de ce vieil objet.

Soudain, le panneau du dessus se soulève, propulsant un pantin jaune qui rebondit au bout de son ressort. Le travailleur sursaute, laissant tomber la boîte. Il regarde autour de lui avant de reculer, effrayé. À travers le rire qui s'élève de l'objet, il entend quelqu'un chuchoter son nom.



Un lieu inquiétant

La tête appuyée contre la vitre de la voiture, je regarde défiler les arbres le long de l'autoroute. La maison dans laquelle nous habiterons bientôt est si éloignée de l'ancienne que je devrai changer d'école. Mais c'est vrai que le terrain est immense. Corinne, ma belle-mère, a même proposé que nous ayons un chien.

— Qu'est-ce qui est invisible et qui sent drôle ? demande Maëlle.

Comme à son habitude, ma demi-sœur n'a pas cessé de jacasser depuis que nous sommes sur le chemin du retour. Elle veut toujours attirer l'attention. Dans le rétroviseur, les yeux

de mon père semblent chercher la réponse à sa devinette, puis il hausse les épaules.

— Je ne sais pas.

— Un pet de clown ! s'exclame-t-elle.

Il tente de se contenir, mais c'est plus fort que lui et il éclate de rire. Moi aussi, je ne peux m'empêcher de sourire.

— Très amusant, Maëlle ! Tu feras une excellente clown. Tu ne trouves pas que ta sœur serait bonne, Simon ?

Je le corrige en appuyant sur le premier mot :

— Demi-sœur... et il faut quand même qu'elle réussisse l'audition.

Le dernier jour de classe, l'école organise une fête foraine dans la cour. Un chapiteau sera dressé dans lequel des élèves feront des numéros inspirés du cirque. Comme l'activité prévue est populaire, un jury d'enseignants a été formé pour sélectionner les participants.

— Pour l'instant, il n'y a personne d'autre d'inscrit, déclare Maëlle.

— Comme ça, ils te prendront même si tu es mauvaise.

Elle me donne un coup de coude dans les côtes.

Je la pousse. Elle réplique.

— Cessez de vous chamailler tous les deux !
Je dois réfléchir.

Au changement de ton de mon père, Maëlle s'inquiète :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On va bientôt manquer d'essence et le panneau qu'on vient de dépasser annonçait que la prochaine station est à dix kilomètres. On ne se rendra pas.

— Il va bientôt faire noir ! On ne va pas passer la nuit ici ?

Je ne le dis pas, mais je partage les craintes de ma demi-sœur. La route est un couloir bordé d'une forêt aux arbres serrés. Il n'y a aucun commerce, aucune publicité, aucun chemin secondaire.

J'aperçois une masse foncée qui bouge, sur le bas-côté. Je reconnais les rayures de la queue d'un raton-laveur. Excité, j'étire le bras vers Maëlle. C'est la première fois que j'observe cet

animal en vrai, j'imagine qu'elle aussi. J'ouvre la bouche pour la prévenir, mais retiens ma phrase. Il y a quelque chose qui cloche. À mesure que nous nous rapprochons, je découvre la scène. La bête est un amas de poils difforme et gluant dans lequel picore un corbeau. C'est dégoûtant, mieux vaut qu'elle ne voie pas ça.

Mon père aperçoit une enseigne. Nous sortons de l'autoroute et rejoignons le commerce. Le bâtiment n'a rien d'une station-service. La devanture formée de planches noircies est percée de fenêtres auxquelles pendent de lourds rideaux bruns. Une multitude de vieux objets jonchent la galerie du premier étage. Ça ressemble davantage à une maison hantée.

Nous suivons mon père hors de la voiture pour nous dégourdir un peu. Un grincement me fait lever les yeux. Sur un poteau blanc tacheté de rouille, des chaînes retiennent une pancarte de métal que le vent balance. On devine le logo d'une marque de boisson gazeuse sous la surface repeinte. Par-dessus,

on a tracé le nom du magasin : *Le bazar de monsieur Séverin*.

Mon père pousse la porte et disparaît à l'intérieur.

— J'aurais peut-être choisi une nuit en forêt finalement, dit Maëlle.

La maison n'est peut-être pas rassurante, mais je préfère y aller plutôt que demeurer seul dehors.

Je grimace au tintement de la clochette qui accompagne mon entrée. Bien que les rideaux soient ouverts, l'intérieur est sombre. De hautes étagères remplies d'objets usagés forment des allées pêle-mêle.

Je sursaute. Je viens d'apercevoir une silhouette noire qui m'observe.

Elle se dresse, un peu plus loin, menaçante.

Je retiens mon souffle. Fausse alerte. C'est une patère avec un imperméable couronné d'un chapeau à large bord.

Je m'approche de ce qui ressemble à une collection de bouteilles. Elles reposent devant une fenêtre qui accentue la coloration de leur

verre. Juste à côté est suspendu un petit cerceau constitué de branches tordues au centre duquel s'entrecroisent des cordes.

Je sens une pression sur mon épaule. Est-ce le monstre de la patère qui a pris vie ? Je sais bien que c'est impossible, mais je me retourne tout de même avec la crainte de découvrir un personnage maléfique planté derrière moi.

Ce n'est que Maëlle. Je n'avais pas remarqué qu'elle m'avait suivi à l'intérieur.

— Quel magnifique capteur de rêves ! s'exclame-t-elle. Je me demande s'il ne sert qu'à retenir les cauchemars ou s'il permet aussi de capturer les bonnes idées.

Soudain, les plumes d'argent qui y sont suspendues se mettent à virevolter. Nous les observons se soulever et redescendre sans arrêt. Qu'est-ce qui peut les faire bouger comme ça ? La fenêtre est pourtant bien fermée.

Je place ma main contre la vitre. Un mince filet d'air s'introduit. Ce doit être ce qui les agite.

Une voix familière s'élève du fond de la boutique.

— Excusez-moi ! Il y a quelqu'un ?

Le propriétaire de l'endroit semble introuvable. Mon père se tient devant une porte ouverte. La pièce est entièrement plongée dans le noir. Nous le rejoignons. Les ténèbres dégagent une odeur de poussière et de moisissure. Il suggère :

— Ça doit être là que sont entreposés les objets qui n'ont pas encore été nettoyés.

Derrière nous, une voix grave déclare :

— En fait, ce sont plutôt ceux que je n'ai pas encore rencontrés.



La boîte mystérieuse

L'homme qui se dresse entre la sortie et nous dépasse mon père d'une bonne tête. Avec son long manteau et sa casquette à ancre jaune, il ressemble à un capitaine.

— Bonjour à vous, bienvenue dans mon bazar !

Sa voix me rappelle celle d'un ogre. Je me surprends à fixer sa bouche, à la recherche d'un petit bout d'enfant coincé entre ses dents.

— Bonjour ! Vous êtes le propriétaire ?
questionne mon père.

— C'est bien moi. Monsieur Séverin, brocanteur d'objets... particuliers. L'un de ces trésors a attiré votre attention ?

— Enchanté, monsieur ! En fait, je me demandais si vous pouviez nous aider. Nous sommes à court d'essence et je ne crois pas avoir vu d'endroit où faire le plein dans les environs.

— En effet, il n'y en a aucun.

Le regard intense du commerçant, sous ses épais sourcils, ne m'inspire pas confiance. Maëlle se colle contre moi. Je me dégage.

— Mais je peux vous dépanner, précise-t-il. J'ai justement ce qu'il faut ici même, dans l'annexe. Veuillez m'excuser, jeune monsieur, dit-il en passant près de moi.

La noirceur de la pièce l'avale et il réapparaît dans un déclic lumineux.

À gauche, le sol de béton accueille une nouvelle étagère bien pleine. À droite, un drap blanc recouvre d'autres marchandises. Le propriétaire fait trois grands pas pour

atteindre l'arrière des caisses d'où il rapporte un bidon d'essence.

— Ah merci ! s'exclame mon père soulagé, en suivant monsieur Séverin à l'extérieur de la boutique.

La poussière me pique le nez. Je ne peux pas me retenir et j'éternue. Dans mon geste soudain, j'ai déplacé un foulard de soie qui dissimulait un objet. C'est une boîte de métal à carreaux noirs et blancs avec une manivelle. Sur le côté se trouve une image parsemée de taches de rouille et au contour effacé. Il s'agit d'un clown.

— Wow, Simon ! Tu as vu ? Il ressemble au costume qu'on a chez nous !

« Chez nous », je n'aime pas que Maëlle utilise ces mots, mais elle a raison. La collette jaune, les pompons et le pantalon sont identiques à ceux fabriqués par Corinne.

Je saisis la boîte et tourne la manivelle. Une mélodie se met à jouer. J'ai déjà entendu un son semblable, lors d'une promenade en

ville l'été dernier. Un musicien de rue jouait d'un orgue de Barbarie, un drôle d'instrument.

Je poursuis mon geste jusqu'à ce que la trappe du dessus s'ouvre. Elle fait bondir un petit clown sur ressort, identique à celui illustré sur la boîte.

En même temps, la musique est remplacée par un rire endiablé.

Amusé par l'étonnement de Maëlle, j'éclate de rire. Une idée surgit dans ma tête : si je pouvais utiliser ce pantin pour mon numéro, j'aurais peut-être une chance de la battre. Ma demi-sœur l'ignore, mais j'ai l'intention de passer l'audition pour le rôle de clown, moi aussi.

Je remarque qu'elle ne réagit pas beaucoup. Pourtant, elle aime être celle qui fait le plus de bruit d'habitude.

— Ça t'a fait peur ?

— Non ! Ça m'a juste surprise.

Je crois percevoir un murmure derrière le rire qui résonne toujours dans l'annexe de

monsieur Séverin. C'est certainement Maëlle qui tente de m'effrayer. Je la préviens :

— Pas la peine d'essayer.

— De quoi tu parles ?

— Tu es aussi mauvaise pour faire peur que pour faire rire.

— Tu as pourtant ri à mes blagues dans la voiture.

— Même pas vrai !

Fâchée, ma demi-sœur se dirige vers la sortie.

Je referme la boîte et la replace sur la tablette. Les chuchotements reprennent. Cette vieille maison est pleine de fissures, c'est sûrement le vent.

Je sors rejoindre mon père qui est en pleine discussion avec le commerçant :

— S'il vous plaît, laissez-moi vous payer, répète mon père, mal à l'aise.

— Je suis très heureux de vous avoir rencontré, cher monsieur. Merci de vous être arrêtés dans ma boutique, conclut le propriétaire en retournant à l'intérieur.

— On peut partir ? demande Maëlle. On est au milieu de nulle part et je n'aime pas ça.

— Oui, bien sûr, réfléchit mon père. C'est un endroit peu passant. Les affaires doivent être difficiles. S'il ne veut pas être dédommagé, on va magasiner. Les enfants, allez vous choisir un petit quelque chose.

Ça, c'est la meilleure nouvelle de la journée. Avec la boîte, je pourrai réussir l'audition. Mais je devine que Maëlle la veut aussi. Nous échangeons un regard de cowboys avant un duel et nous nous élançons tous les deux. Devant l'escalier du perron, ma demi-sœur a un moment d'hésitation et manque une marche. Je l'entends se plaindre, tandis que je poursuis ma course jusqu'à la pièce du fond. Elle est fermée par un cadenas massif. Je cherche des yeux le propriétaire, sans le voir. Je secoue la serrure. Elle n'est peut-être pas verrouillée.

J'aperçois mon père par la porte ouverte de la boutique qui éponge le sang sur la jambe de Maëlle.

La voix creuse de monsieur Séverin me fait bondir, une fois de plus.

— Il vous a choisi, on dirait.

— Quoi ?

— Le diable en boîte, le clown à ressort, c'est bien lui que vous cherchez ?

L'homme sort une longue clé de fer de sa poche. Dans un cliquetis, il me donne accès à l'annexe.

— Malheureusement, jeune monsieur, les objets entreposés ici ne sont pas à vendre.

— C'est ce que tu as choisi, Simon ? m'interroge mon père qui vient d'apercevoir l'objet de mon attention. Wow ! Il est comme le costume que nous avons à la maison. Tu as vu, Maëlle ? Il nous le faut ! Vous en demandez combien ?

Ma demi-sœur me lance un regard noir.

Le brocanteur hésite. Ses yeux passent de la boîte à mon père, puis à moi.

— Eh bien... C'est une belle pièce. Je dirais qu'elle a été fabriquée à la main. Cependant, elle a été retrouvée sur le site d'une maison

en construction. Ils l'ont déterrée en creusant le solage. Elle est plutôt abîmée. Elle devait être là depuis longtemps. Mais puisque je l'ignore, je pourrais vous la faire à un bon prix.

— C'est parfait ! conclut mon père en sortant son portefeuille.

— C'est que... je ne sais pas encore d'où elle vient et ce qu'elle veut.

Mon père et moi insistons en même temps.

— S'il vous plaît !

Monsieur Séverin demeure pensif. Il nous tend une carte d'affaires avec une curieuse inscription : « Les objets ont une âme, prenons-en soin ».

— D'accord, mais vous devez me promettre de me contacter si elle vous cause des soucis.



Une envoûtante mélodie

Lorsque nous arrivons chez nous, la table
est mise et le souper nous attend.

— Vous rentrez tard, constate Corinne en
embrassant mon père.

— Ne m'en parle pas, on a presque manqué
d'essence au retour. Heureusement qu'on a
croisé cette boutique d'objets usagés.

— Une brocante ? s'étonne ma belle-mère.
À quel endroit ?

— À peu près à mi-chemin.

— Curieux, je ne l'ai jamais remarquée.
Elle hausse les épaules.

— Et que pensez-vous de notre nouvelle maison les enfants ? demande-t-elle tandis que nous nous asseyons pour manger.

Maëlle sourit enfin. Elle n'a pratiquement pas ouvert la bouche depuis notre arrêt au bazar.

— C'est très beau, maman. Et j'adore la cour. On pourra poser une balançoire sur la branche du grand arbre ?

— Bien sûr, ma chouette. On en installera deux, une pour Simon et une pour toi. Qu'est-ce que tu as là ? fait Corinne en pointant la jambe de sa fille.

— Je me suis fait mal quand on s'est arrêtés au bazar.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Ma demi-sœur soulève le capteur de rêves qui repose sur ses genoux.

— Ça sert à emprisonner les cauchemars.

— Et toi, Simon, qu'as-tu rapporté ?

À mon tour, je montre fièrement mon acquisition. J'actionne le mécanisme et la musique discordante s'élève. Quand le clown

jaillit de la boîte, tout le monde sursaute, même nos poissons rouges, près de la table.

Corinne court au sous-sol et remonte une minute plus tard avec un pantalon à carreaux jaune. Elle place l'habit et le clown côte à côte.

— Vous aviez remarqué ? Il est pareil à ton clown Tournesol, Maëlle.

Je rappelle à ma belle-mère que l'objet m'appartient.

— Bien sûr, mais tu pourrais lui prêter pour l'audition. Brrr ! Il fait froid ici ! Chéri, tu peux fermer la fenêtre s'il te plaît ? Le temps se rafraîchit.

Ma demi-sœur annonce qu'elle monte dormir.

— Déjà ! Tu n'as pas terminé ton assiette.

— Désolée, maman, je suis épuisée.

Ce n'est pas la fatigue qui lui fait quitter la table, c'est la jalousie. Elle aurait voulu avoir la boîte. La preuve, lorsque je vais me coucher à mon tour, Maëlle ne dort toujours pas.

— Simon ? Tu pourrais tourner la manivelle ? La musique m'aidera peut-être à trouver le sommeil.

À sa demande, je la refais jouer. Quand le rire se joint à l'air grinçant, Maëlle ferme les yeux.

— Merci ! Même si elle me donne la chair de poule, on dirait que j'ai toujours envie d'entendre cette mélodie.

Je décide de ranger le diable en boîte dans le placard pour éviter qu'elle puisse l'observer. Je n'ai aucune intention de le lui prêter. C'est dans mon numéro qu'il sera utilisé, pas le sien !

J'ouvre la fenêtre et me mets au lit. Contrairement à ce qu'a dit Corinne, la nuit est chaude.

La porte du placard tourne en grinçant sur ses pentures défectueuses, dévoilant l'obscurité. Je fixe le noir à l'intérieur quand il me semble entendre un sifflement. Ce n'est pas Maëlle, car je perçois sa respiration lente et profonde. J'entends encore ce bruit.

On dirait que quelqu'un chuchote mon nom. Il est tout près. La peur m'envahit.

Je remonte les couvertures jusqu'au nez et ne bouge plus.

Dehors, le système d'arrosage automatique se met en marche. C'est de là que devait provenir le bruit. Je ferme la fenêtre et me recouche, incapable de quitter des yeux les ténèbres derrière la porte.

La mise en garde

Le lendemain matin, je marche sans L'entrain jusqu'à l'arrêt d'autobus. Mon rêve m'a laissé une impression désagréable. Je ne m'en souviens pas bien, mais c'était en lien avec la boîte et un personnage masqué qui murmurait mon nom. Et puis, je me suis endormi tard. Je n'avais pas sommeil. Ou plutôt, j'étais trop préoccupé par la manière d'intégrer la boîte à mon numéro pour fermer l'œil. Si je veux être le meilleur à l'audition, je dois faire preuve d'originalité. Maëlle non plus ne semble pas reposée. J'espère que ce n'est pas pour la même raison.

— Mauvaise nuit ? me demande-t-elle.

— Juste un cauchemar.

— Tu aurais dû choisir le capteur de rêves.
Moi, j'ai très bien dormi.

— On ne dirait pas. Tu es cernée comme un zombie.

Elle me tire la langue.

— C'est vrai qu'à te regarder, on jurerait que j'ai mangé ton cerveau au déjeuner, fait-elle en montant dans l'autobus.

Elle a encore le dernier mot, ça m'agace.

À notre arrivée à l'école, je me joins à l'équipe de soccer. Maëlle s'appuie contre le mur de briques et nous observe. C'est normal, certains de mes amis sont également les siens. Tout ça parce que Corinne a demandé à ce que sa fille intègre l'école un an avant l'âge prévu, parce qu'elle est supposément surdouée. Maintenant que Maëlle et sa mère se sont installées chez nous, j'ai l'impression d'avoir une petite sœur gâtée avec qui je dois tout partager : mes amis, mes profs, ma chambre, et même mon père.

Au moment où la cloche sonne, il commence à pleuvoir. Ça tombe fort. Comme je

suis le responsable des ballons cette semaine, je m'empresse de les ramasser pour aller les ranger dans le conteneur, au fond de la cour.

Les bras chargés, je cours m'y abriter. Je dépose les ballons dans leur coffre et attends une accalmie me permettant de rejoindre la porte de l'école, avant la deuxième cloche.

L'averse diminue. Je m'apprête à piquer un sprint quand un bruit résonne dans la remise.

À travers les articles sportifs servant aux récréations, plein d'objets ont été entreposés pour le cirque. Un ballon sort du bric-à-brac et roule à mes pieds. Au fond, j'aperçois une silhouette pâle. C'est le clown grandeur nature qui a été fabriqué par le prof d'art, madame Lisa.

Quelqu'un se glisse de derrière l'affiche de bois et avance vers moi. Je me fige.

Je reconnais le concierge de l'école, un homme qui a toujours l'air en colère. Ses cheveux presque blancs ont bouclé à cause de la pluie.

Ça lui donne l'air d'un enfant maléfique.

— Qu'est-ce que tu fais seul, ici ? Tous les autres sont entrés !

— Je suis le responsable des ballons.

Il désigne l'affiche géante de madame Lisa :

— Et tu n'as pas peur des clowns ?

— Non. Pourquoi ?

Ses lèvres s'étirent pour former un rictus.
Je frémis.

— Tu devrais.

La deuxième cloche retentit. Je cours vers le bâtiment principal, poursuivi par les avertissements du concierge :

— Il ne faut jamais faire confiance aux clowns. Ce sont des êtres surnois qui cachent d'horribles secrets.



Le duo de rêve

J'arrive le premier à la maison. Chaque jour, c'est la course pour déverrouiller la porte. Aujourd'hui, c'est moi le plus rapide.

Je m'installe à la cuisine et me sers un bol de céréales. Maëlle me rejoint une minute plus tard.

— Tu veux me montrer la boîte, Simon ? demande ma demi-sœur.

Je continue de manger et ne me lève pas. Pourquoi veut-elle encore la voir ?

— Juste une fois, s'il te plaît. J'ai essayé de me rappeler la mélodie, cet après-midi, mais je l'ai oubliée.

Elle essaie peut-être d'utiliser la musique pour son numéro ?

Je n'ai pas envie de lui fournir de l'aide, mais si je veux être tranquille, aussi bien le faire le plus vite possible.

Dans un soupir, je vais récupérer le diable en boîte dans ma chambre et le dépose sur la table. Je tourne la manivelle jusqu'à ce que le clown apparaisse avec son rire assourdissant. Maëlle blêmit d'un coup. Un peu inquiet, je lui demande :

— Ça va ?

— Oui, oui.

Elle se dirige vers l'escalier, les paupières lourdes.

— J'ai un test d'histoire, demain. Je vais monter dans ma chambre, maintenant.

Je serre les dents. C'est MA chambre !

Frustré, je termine ma collation en vitesse. Je dois me concentrer sur mon numéro. Il faut que je réussisse l'audition pour lui rappeler que c'est moi l'aîné.

Mon avantage sur Maëlle, c'est cette boîte. Je dois trouver comment en tirer profit. Je fais

bondir le clown. Je recommence, encore et encore.

Chaque fois que le rire endiablé éclate, mes poissons sursautent.

Chaque fois, j'ai de nouvelles idées. Je ne m'arrête que pour le souper.

Lorsque je vais au lit, Maëlle dort déjà sous son capteur de rêves. Je range la boîte à sa place dans le placard, dont la porte s'ouvre aussitôt.

Je ferme les yeux, satisfait. Je crois que j'ai trouvé quoi faire du diable en boîte. Pendant que je m'endors, j'ai l'impression d'entendre l'orgue de Barbarie se mêler au rire.

Cette nuit-là, je fais un rêve. Je suis un clown. Je présente un numéro dans un cirque avec mon partenaire, le pantin de ma boîte. Il existe réellement. Il est anormalement grand, mais ça ne dérange pas les spectateurs. Ils rient, c'est un succès. Soudain, les gens se mettent à crier. Ils ont peur. On entend le crissement de pneus d'une voiture qui freine brusquement. Puis, le clown n'est plus là.

Je le cherche partout. Je dois le retrouver pour que nous poursuivions le numéro. Oh non ! Le public commence à quitter le chapiteau ! Je perçois la musique déglinguée de ma boîte. Je la suis. Elle me conduit dans la remise, au fond de la cour de l'école. Le diable en boîte surgit devant moi. Il se contorsionne et fait des pirouettes. Je tente de le ramener sous le chapiteau, mais on dirait qu'il est ancré au sol. Il enfonce ses doigts dans ses joues. La terreur me gagne. Il soulève son sourire. C'était un masque ! Alors qu'il dévoile ce qu'il y a dessous, je veux crier, m'enfuir, mais je suis paralysé. Le clown n'a pas de visage !



La mort des quatre

Au réveil, j'ai l'impression d'entendre
murmurer mon nom. Mais je suis seul.
Maëlle n'est plus dans son lit.

Comme toujours, la porte de mon placard
est entrouverte. Quand il fait jour, il y a juste
assez de lumière qui s'infiltre à l'intérieur
pour me permettre d'imaginer des choses.
En ce moment, par exemple, je vois une tache
claire aux zones sombres qui donne l'impres-
sion qu'un clown m'observe. Une boule se
forme dans ma gorge, je viens de me rappeler
mon rêve.

Je sursaute. On chuchote à nouveau. Cette fois, la fenêtre est bien fermée. Ça semble provenir d'en bas. Je jette un dernier regard à l'ouverture plongée dans la pénombre. Où est le visage que je viens d'apercevoir ?

Sur la pointe des pieds, je suis le bruit mystérieux. Il est de plus en plus fort et me mène à la cuisine. Appuyé contre le mur, je tente de contrôler ma respiration rapide. Je risque un coup d'œil dans la pièce.

Corinne verse de l'eau fumante dans une tasse et débranche la bouilloire. Je suis idiot, j'ai été effrayé par le sifflement de l'appareil ! Une odeur de cacao s'infiltré dans mes narines. Maëlle est assise à la table, des cernes sous ses yeux.

— Tu n'as presque rien mangé, ma chouette. Et toi, Simon, tu veux un chocolat chaud ? m'offre ma belle-mère en m'apercevant.

J'accepte avec plaisir. Ça m'aidera peut-être à oublier ce cauchemar.

Ma demi-sœur et moi n'échangeons pas un seul mot pendant le trajet d'autobus.

À l'école, Maëlle part de son côté. Elle s'assoit sur un banc et y reste jusqu'à ce que la cloche retentisse.

Pendant la pause du cours de musique, je demande à sortir. Je me rends devant le tableau d'affichage du secrétariat. Il est recouvert d'inscriptions pour le cirque. La fiche des acrobates, comme celle des magiciens, est presque complète, mais il n'y a qu'un seul nom sur celle des clowns, celui de Maëlle. Je prends une profonde inspiration et ajoute le mien. Ce sera un duel entre elle et moi. J'ai aussi droit à ma part de gloire. J'espère seulement que mon père comprendra.

Je perçois une mélodie. Zut ! Madame Line a repris le cours ! Je presse le pas vers le local, puis je réalise que ce son n'a rien à voir avec celui de la flûte. C'est de l'orgue de Barbarie, le même que celui de ma boîte ! Au moment où je décide de découvrir d'où il provient, il s'arrête.

Pendant le reste de la journée et dans l'autobus, ma demi-sœur reste en retrait.

Elle a l'air coupable. Comment a-t-elle osé prendre ma boîte ? Dès que mon père rentre du travail, je lui explique ce qui s'est passé et accuse Maëlle :

— Elle l'a emportée à l'école sans me le demander ! C'est du vol !

— Tu lui en as parlé ?

— Je n'ai pas pu, aussitôt entrée, elle s'est enfermée dans la salle de bain !

Mon père frappe à la porte :

— Maëlle ? Quand tu sortiras, on doit se parler.

Je monte dans ma chambre. Pourquoi ma demi-sœur a-t-elle fait ça ? Ce n'est pas dans ses habitudes. Ça ne peut pas être pour se venger, car ce matin elle ignorait que je voulais passer l'audition.

J'ouvre la porte de mon placard et me fige de surprise.

Le diable en boîte est à sa place sur la tablette ! C'est impossible qu'elle l'y ait remis sans que je m'en aperçoive, car je l'ai vue foncer dans la salle de bain à notre arrivée.

Au souper, je dois présenter des excuses à Maëlle, pour l'avoir accusée sans preuves. Même si je ne vois pas qui d'autre aurait pu prendre ma boîte. Afin de détendre l'atmosphère, Corinne lui demande des nouvelles de son audition.

— Je ne sais pas si je vais la faire, répond-elle en jouant avec son riz.

— Pourquoi ? Tu es la meilleure petite clown que je connaisse ! Et tu es la seule à t'être inscrite.

— Non, quelqu'un d'autre l'a fait.

Je baisse la tête.

— Qui ça ? demande ma belle-mère.

Les yeux de ma demi-sœur quittent son assiette et se rivent sur moi.

— Simon ?

Mon nom résonne comme une accusation dans la bouche de mon père. Je lis la déception sur le visage de Corinne. Malgré ça, je prends mon courage à deux mains et je leur fais face.

— Je serai le clown Eurêka !

— Tu es sérieux ? interroge mon père.

— Oui, pourquoi pas ?

— Eh bien... c'est juste que je te verrais plus comme un magicien.

— Vous pensez que je ne peux pas être drôle, moi aussi ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Si tu passes l'audition pour être clown, il y en a juste un de nous deux qui pourra faire le spectacle, déclare Maëlle d'une voix lasse.

J'y ai pensé, mais ce que je veux, c'est faire rire. Lors des rassemblements familiaux, je vois comment tout le monde se regroupe autour de ma demi-sœur. Ils la remercient. Grâce à ses blagues, elle leur fait oublier leurs soucis. C'est ça que je veux moi aussi. Et puis, la magie c'est trop difficile.

— Pourquoi ne pas vous associer pour le numéro ? propose Corinne.

— Pas question !

— Je n'en ai pas envie non plus, dit Maëlle.

Au moins, nous sommes d'accord là-dessus. Nous quittons tous les deux la table et nous nous bousculons dans l'escalier,

chacun cherchant à être le premier à s'isoler dans notre chambre.

Soudain, Corinne s'exclame :

— Quelle horreur !

Nous redescendons, inquiets. La bouche ouverte de stupeur, nos parents se tiennent immobiles devant l'aquarium. Les yeux globuleux des poissons sont devenus blancs et leurs petits corps écailleux flottent le ventre à l'air.



Un drame au cirque

Il n'est pas question que Maëlle se joigne à moi pour le numéro ! Je ne sais pas pourquoi Corinne insiste pour qu'on fasse équipe. Hier, après la cérémonie d'adieu aux poissons autour de la cuvette des toilettes, ma belle-mère m'a montré les accessoires qu'elle a fabriqués pour moi. Ils sont de la même couleur que ceux de mon diable en boîte, mais aussi que l'habit de Maëlle. Je la suspecte d'avoir agencé les teintes en prévision d'un possible duo.

Tous les quatre, nous terminons de nous préparer dans le vestibule sans parler, quand

trois coups lents viennent briser le silence. Ma belle-mère ouvre la porte d'un air impatient. Ce visiteur matinal va tous nous mettre en retard.

— Bonjour, madame !

Je lève les yeux de mes chaussures. C'est le brocanteur chez qui nous nous sommes arrêtés dimanche dernier ! Que fait-il chez nous ? Il retire sa casquette usée et s'adresse à mon père :

— Bien le bonjour, monsieur ! Vous vous souvenez de moi ?

— Certainement ! Corinne, voici monsieur Séverin, l'homme qui nous a évité un remorquage, dimanche dernier.

Ma belle-mère hoche la tête par politesse, tout en finissant de rassembler ses affaires.

— Heureusement que nous avons échangé nos coordonnées, dit le grand homme. J'ai du nouveau concernant l'objet dont votre fils a pris possession. J'ai appris que l'endroit où il a été retrouvé correspond au site où s'établissait le cirque Mamaski, lors de son passage en ville, chaque année. Sa toute dernière représentation,

juste avant qu'il n'arrête complètement ses activités, a d'ailleurs eu lieu ici même.

Mon diable en boîte est encore plus spécial que je ne le croyais. Devant mon air enchanté, monsieur Séverin s'assombrit :

— Mais il y a peut-être un problème.

— Lequel ? s'inquiète mon père.

— La raison pour laquelle le cirque a cessé d'exister à ce moment précis est qu'un drame s'est produit, ce soir-là. L'un de ses artistes est mort.

— C'est terrible ! Mais quel est le rapport avec la boîte ?

— Je pourrais la voir, s'il vous plaît ?

Je monte la chercher. Aussitôt qu'il la tient dans ses mains, le propriétaire du bazar questionne :

— Vous l'avez repeinte ? Elle a l'air dans un meilleur état que quand je vous l'ai vendue.

— Vous avez raison, admet mon père. Ce doit être le changement d'éclairage.

Monsieur Séverin actionne la manivelle. La musique de foire écorche nos oreilles

jusqu'à ce que le pantin rebondisse avec son rire sinistre.

J'entends quelqu'un souffler mon nom.

Je scrute les gens autour, mais personne ne semble m'interpeller.

— Désolée, mais je vais être en retard, s'excuse Maëlle en sortant.

L'homme pousse sur le personnage qu'il maintient enfoncé, tandis qu'il éclaire l'intérieur de la boîte à l'aide d'une petite lampe de poche.

— Il y a une inscription : Jack le clown, Cirque Mamaski.

Monsieur Séverin me remet la boîte. Je cours la ranger dans ma chambre et reviens. Il me fixe, comme s'il attendait que j'avoue quelque chose.

— Tout est normal avec le pantin ? demande-t-il.

Corinne semble trouver cette question loufoque.

— Bien sûr ! répond mon père en riant. À moins que ce clown soit responsable de la mort de nos poissons !

Les épais sourcils du brocanteur se froncent. Il remet sa casquette.

— Je vais m'informer davantage sur les circonstances de la tragédie du cirque, annonce-t-il. En attendant, ayez ce Jack à l'œil.

Tandis qu'il s'éloigne, ma belle-mère chuchote :

— Cet homme est vraiment bizarre.

J'attrape l'autobus scolaire de justesse et m'assois près de Maëlle qui dort, la tête appuyée contre la vitre. Elle descend la dernière, en traînant les pieds. Elle n'a pas l'air en grande forme. Je récupère les ballons et m'assure que le concierge n'est pas en vue avant de les déposer dans la remise.

Entre deux problèmes de mathématique, je demande à sortir de la classe. Sur la feuille d'inscription des clowns, il n'y a toujours que deux noms, comme si toute l'école s'était mise

d'accord pour nous laisser nous affronter, Maëlle et moi.

Dans les couloirs déserts résonne une musique clownesque. Je frissonne. C'est celle de mon diable en boîte. Cette fois, je sais très bien que Maëlle n'y est pour rien.

Le son m'attire vers la gauche. J'avance en silence, guidé par la mélodie. Sa source est toute proche, maintenant. Soudain, la musique s'arrête. Je fais de même. En réalisant où je suis, j'avale péniblement. Sur la porte fermée devant moi, il y a un écriteau sur lequel est inscrit : Conciergerie.

Je m'apprête à frapper, mais le souvenir de ma discussion avec le concierge m'arrête. Et si sa mise en garde sur les terribles secrets des clowns s'appliquait aussi à lui ?

La fabrication secrète

Maëlle et moi avançons côte à côte jusqu'à l'arrêt de bus, en transportant nos costumes dans un sac. Le mien est plus lourd, puisque j'y ai aussi mis le diable en boîte. Nous ne parlons pas de l'audition. Aujourd'hui, nous sommes des rivaux.

Ma demi-sœur a l'air anxieuse et sans entrain. Ça me rassure, parce que je suis nerveux, moi aussi. Hier, j'ai cru voir quelque chose bouger au fond du conteneur, alors que j'allais ranger les ballons. Je ne me suis pas attardé pour vérifier si c'était le concierge.

Il me fait peur et ça me déconcentre dans mon numéro.

Sur l'heure du dîner, tous les élèves inscrits à l'audition se présentent au gymnase. Certains prévoient une démonstration de diabolo, il y a un élève-orchestre avec des cymbales aux pieds et un klaxon fixé au cou, et de fausses sœurs siamoises qui sont en fait des jumelles ayant enfilé le même pantalon. Nous nous regroupons par numéro, les acrobates devant les barres murales, les jongleurs près du but de hockey et les clowns, sous l'horloge.

Maëlle est appelée la première. Alors qu'elle s'avance vers les trois enseignants qui forment le jury, elle trébuche dans ses souliers surdimensionnés et s'étale de tout son long devant le reste des élèves. Elle réussit tant bien que mal à se relever et récupère sa perruque qu'elle a perdue dans sa chute. Tout le monde la regarde, perplexe. Si ça fait partie de son numéro, ça ne fait rire personne.

— Un prof interroge un élève, commence-t-elle sur un ton las. Nomme-moi une

grand-mère... euh... un mammifère qui n'a pas de dents. Ma grand-mère.

Mais qu'est-ce qui lui prend ? Elle n'a pas l'habitude de rater cette blague. Et où est passé son énergie qui me tombe si souvent sur les nerfs ?

Avant même que les juges ne l'arrêtent, elle quitte le gymnase la mine basse. Je prends tout à coup conscience que ma demi-sœur ne va pas bien. Elle a changé. Je m'apprête à la rejoindre, mais c'est mon tour.

Je commence mon numéro. Les enseignants et les élèves ne sont pas attentifs à ce que je fais. Ils chuchotent et regardent en direction de la sortie. Je réalise que, peu importe ma performance, j'obtiendrai la place, maintenant que Maëlle a abandonné.

— Merci, Simon, m'interrompt madame Line. Félicitations ! Tu seras notre clown !

Cette annonce ne me procure pas le plaisir auquel je m'attendais. J'aurais préféré la vaincre d'égal à égal.

Je ramasse la boîte que j'avais déposée sur un tabouret devant moi et relève la tête.

Mon cœur s'arrête. Par la vitre du gymnase, le concierge me fixe.

Son expression me donne des frissons. Elle oscille entre la frayeur et la honte. Dès que nos regards se croisent, il disparaît.

Après m'être changé, je fais un détour jusqu'à la conciergerie. De derrière la porte me parviennent des bruits métalliques mystérieux.

Des pas claquent dans le couloir. Ce doit être les talons hauts de la directrice. Je fais semblant de m'intéresser au tableau des Méritas sur le mur.

Madame Pouliot frappe à la porte du concierge. Il s'écoule de longues secondes avant que cette dernière s'entrouvre.

— Je suis sur mon heure de lunch, prétexte l'homme.

— Je sais, pardon de vous déranger. Je voulais seulement m'assurer que la toilette défectueuse avait été réparée. Il y aura

beaucoup de parents pour la journée du cirque et je veux que tout fonctionne.

Dissimulé par la directrice, je tente d'apercevoir l'intérieur de la pièce sans que le concierge me voie. Je me déplace un peu et ouvre de grands yeux. Sur l'établi, il y a un diable en boîte semblable au mien. Un fourmillement de peur traverse mon corps. Sous l'illustration de clown, je lis mon nom.



La malédiction

Le lendemain matin, je sors de la maison et tombe nez à nez avec monsieur Séverin. Il a le poing en l'air, prêt à cogner à la porte.

— Bonjour, jeune monsieur, vos parents sont là ?

— Désolé, ils viennent juste de partir.

Dès que je referme la bouche, je regrette d'avoir avoué que Maëlle et moi sommes seuls à la maison. En plus, le brocanteur est accompagné. Un inconnu bedonnant, vêtu d'un t-shirt taché d'une substance sombre, se tient à ses côtés.

— Je m'excuse, mais on doit aller à l'école. Viens, Maëlle !

— Attendez, s'il vous plaît ! nous interpelle monsieur Séverin. C'est important.

Ma demi-sœur sort, tandis que je verrouille la porte. À l'extérieur, je me sens déjà plus en sécurité. Et puis, nous sommes en avance. Je décide de l'écouter.

— Je vous présente monsieur Tardif.

L'inconnu nous adresse un sourire amical.

— Quand il était enfant, il a assisté à la dernière représentation du cirque Mamaski. Il a accepté de venir identifier la boîte avant de se rendre au travail. Ce serait possible de la voir ?

Au moment où je la sors de mon sac, tout le monde s'agite. Maëlle tend une main tremblante, avant d'avoir un mouvement de recul, et nos deux visiteurs s'en approchent.

— Incroyable ! s'exclame le brocanteur. Elle est comme neuve !

Maintenant qu'il le souligne, je remarque que la peinture est étincelante.

— C'est bien elle, déclare monsieur Tardif. Elle est comme la dernière fois où je l'ai vue.

C'était pendant le duo de Jack et du clown Rouge. Celui qui habitait dans la grande caravane. Des rumeurs disaient qu'il était le préféré de la directrice, madame Mamaski, parce qu'il était le seul à ne pas avoir à partager sa loge. Moi je dis que c'est l'autre qui aurait eu besoin de son propre espace, grand et gros comme il était. Bref, Jack tenait la boîte dans ses mains, ce soir-là, quand il s'est sauvé en plein spectacle. On l'a retrouvée à côté de son cadavre, le lendemain matin.

J'ai soudain l'impression que l'objet me brûle les doigts.

— C'est la boîte qui l'a tué ?

— Bien sûr que non ! s'esclaffe monsieur Tardif. Il s'est fait frapper par une auto.

Tous ces détails me rappellent quelque chose, mais je n'arrive pas à savoir quoi.

— S'est-il passé d'autres événements étranges depuis ma dernière visite ? demande le commerçant.

— Je ne me sens pas bien, confie Maëlle.
Plus j'écoute cette musique et ce rire, plus je suis fatiguée.

— Et vous, jeune monsieur ?

— Tout est normal.

— Vraiment ?

Le brocanteur m'observe avec attention.
C'est vrai que depuis notre arrêt à sa boutique, ma demi-sœur parle beaucoup moins. Mais moi, je suis en grande forme. Je dis quand même quelque chose pour le satisfaire.

— Eh bien... j'entends parfois chuchoter mon nom.

— C'est ce que je craignais. Il s'y est réfugié.
Et maintenant, il veut sortir.

— Qui ça ?

— Jack le clown. Il aspire l'énergie des gens autour, et quand il en aura assez, il pourra se libérer.

— De quoi parlez-vous ? Il est mort.

— Oui, mais son âme est emprisonnée dans la boîte. Lorsqu'un individu meurt subitement, il a parfois tendance à ignorer ce

qui lui arrive et à chercher un endroit où se réfugier.

Cet homme est fou ! Ce qu'il raconte n'a aucun sens ! Et comment peut-il savoir ce genre de choses ?

— C'est lui qui me fait ça ? dit Maëlle d'une petite voix. Pourquoi pas à Simon ?

— Oh, il est affecté aussi, mais dans le sens inverse. Il profite d'un peu de votre vitalité qui s'infiltre en lui, augmentant ses capacités et sa volonté pour qu'il continue d'actionner la manivelle.

À bout de souffle, Maëlle demande encore :

— Qu'est-ce qui va arriver, maintenant ?

— Impossible de le savoir. Cela dépend de l'émotion qui habite Jack, la paix ou la colère.

En tout cas, je sais ce que moi je ressens. Ces histoires insensées commencent à me rendre furieux. Je m'emporte :

— Pourquoi serait-il en colère ? Vous dites que sa mort était un accident !

— Oui, mais il cachait son visage sous un masque, précise monsieur Tardif. Et celui-ci

est tombé pendant son numéro avec le clown Rouge.

Un déclic se fait dans ma tête. L'accident de voiture, la fuite du clown, le masque, tout se trouvait dans mes rêves. Un picotement remonte le long de mon dos, tandis que je prends conscience de l'étrangeté de la situation.

— Les gens pensaient que ça faisait partie du spectacle, explique monsieur Tardif, jusqu'à ce qu'ils voient le visage défiguré de Jack. En dessous des yeux, il n'y avait qu'un énorme trou. Tout le monde criait, les enfants pleuraient, mais on est tous restés pour regarder. Mamaski a passé le chapeau. Les gens donnaient leur argent, vidaient leurs poches. Ils étaient venus au cirque pour être étonnés et ils l'étaient. Jack était sous le choc. On pouvait lire l'humiliation dans ses yeux. Il a ramassé le masque, l'a donné au clown Rouge et il est parti. Il était tout sauf en paix, si vous voulez mon avis.

— Il serait préférable que je reprenne la boîte, insiste monsieur Séverin.

Je ne sais plus quoi faire. Tout cela est totalement absurde. En même temps, comment expliquer que mes rêves aient tant de points communs avec cette histoire ? J'observe Maëlle. Des cernes s'étendent sous ses yeux, sa peau est pâle et il me semble qu'elle a perdu du poids. Tout ça serait de ma faute ? Je me sens coupable, mais je sais comment tout arranger.

— D'accord, je vais vous la remettre, mais pas maintenant. Maëlle et moi avons un spectacle. Si tu as envie qu'on le fasse ensemble.

Ma demi-sœur me répond par un sourire. Monsieur Séverin hésite puis, devant mon air déterminé, il accepte.

— Alors je m'y rends avec vous. Je la récupérerai après, en espérant que tout se passe bien.

Monsieur Tardif regarde sa montre.

— Je dois y aller. De toute façon, si vous avez d'autres questions, vous pourrez les poser à l'école.

— Je ne comprends pas, dit monsieur Séverin.

— Eh bien, quand le cirque a été démantelé, les artistes sont partis chacun de leur côté, mais certains se sont installés en ville. Il y en a un qui vit toujours ici. Il travaille à l'école : le clown Rouge.

La transformation de Jacques

Monsieur Séverin stationne son véhicule devant l'école. C'est une camionnette bleue aux courbes d'une autre époque. La grille avant, les ailes bombées et les phares ronds rappellent des personnages d'un dessin animé. Comme Maëlle et moi avons raté notre bus, le brocanteur nous a proposé de monter avec lui. Il ouvre le panneau de bois à l'arrière et nous fait descendre.

Une odeur sucrée nous accueille dans la cour. Une véritable ambiance de fête foraine y règne. C'est impressionnant. Une immense toile bleue et jaune a été tendue autour du

lampadaire qui se dresse au centre de la cour, formant le chapiteau du cirque. Pour s'y rendre, une allée propose différents jeux d'adresse. Un stand vitré distribue même de la barbe à papa et des pommes au caramel. Plusieurs parents accompagnent leurs enfants, ce qui permet au propriétaire du bazar d'entrer sans être repéré.

Si le clown Rouge travaille à l'école, ça ne peut être qu'une seule personne. Celle qui a en sa possession un diable en boîte identique à celui de Jack.

Nous nous faufile entre un jongleur et un élève homme fort jusqu'à la conciergerie. La porte est ouverte. Je me sens fébrile. Avec le brocanteur à mes côtés, la curiosité l'emporte sur la crainte. Un tintement d'outils nous indique qu'il y a quelqu'un. En effet, le concierge est là. Il nous tourne le dos, face à son établi. Il bricole quelque chose.

— Excusez-moi, l'interpelle monsieur Séverin. Pourriez-vous nous aider ? Nous sommes à la recherche du clown Rouge.

À ces mots, l'homme se fige et le bruit s'arrête.

— Ce nom..., hésite-t-il. Il y a longtemps que je ne l'ai pas entendu.

Je déglutis et me risque :

— C'est vous ?

Il recouvre d'une serviette le projet sur lequel il s'affairait et se retourne.

— Oui, en effet.

Je croise ses yeux au contour ridé, mais vifs. Je tente de l'imaginer sous les traits d'un clown, la bouche entourée de rouge et le teint pâle, semblable à celui de Maëlle.

— Je m'excuse, je dois aller aider pour la fête.

Il passe devant nous et se dirige à l'extérieur de l'école. Monsieur Séverin le suit, tout en continuant de le questionner :

— Vous faisiez partie d'une troupe ?

Le concierge traverse rapidement les élèves, manquant de faire tomber deux garçons juchés sur des échasses.

— Je n'ai pas le temps, je vous dis !

— Celle du cirque Mamaski ?

L'homme s'enfonce dans la remise et revient avec des sacs poubelles.

— C'est vrai, mais il y a bien un demi-siècle de ça.

— Vous connaissiez Jack le clown ?

Une ombre passe devant ses yeux.

— Ça ne me dit rien.

— C'est curieux, car on m'a dit que c'est peu après l'un des numéros que vous faisiez ensemble qu'il est mort.

Le visage du concierge se décompose. Résigné, il se laisse tomber sur une caisse dans l'entrée du conteneur.

— Que voulez-vous savoir ?

— J'aimerais que vous nous racontiez son histoire.

Il regarde ses mains froisser les sacs, puis il se met lentement à parler :

— Jacques était fermier. On l'a croisé pendant la tournée du cirque, dans un petit village. C'était un géant, affreusement défiguré. Il avait eu le visage défoncé par un

sabot de cheval quand il était enfant. Même ses voisins en avaient peur. La directrice du cirque, Mamaski, lui a proposé de se joindre à la troupe comme phénomène de foire. Dans ce temps-là, les gens qui avaient un physique particulier attiraient beaucoup de curieux et étaient bons pour les affaires. Géant et monstre à la fois, Jacques serait une mine d'or pour le cirque. Il a refusé, car en plus d'effrayer les gens, il ne voulait pas être payé pour le faire. Je voyageais déjà avec Mamaski à cette époque. J'ai proposé de fabriquer à Jacques un demi-masque pour qu'il se joigne à moi dans le numéro. C'est comme ça qu'il est devenu Jack le clown. Il ne faisait pas vraiment rire, mais il était fort et agile. C'était un bon partenaire.

— Que s'est-il passé le soir de sa mort ?

Le concierge lève les yeux et fixe le vide.

— Comme à notre habitude, il m'a fait monter sur son dos. Ce numéro était toujours un succès. Je tenais deux coupes remplies d'eau qui se renversaient sur les spectateurs,

tandis que Jack dansait au son de la musique de son diable en boîte. Lorsque le pantin bondissait, il sursautait et nous tombions tous les deux à la renverse, nous aspergeant d'eau.

Le sourire qui venait de naître chez le concierge se dissipe aussitôt.

— Mais le masque s'est détaché. Tout le monde a pu voir l'horreur qui se cachait en dessous.

— C'est pour cette raison qu'il s'est enfui ?

À cet instant, la cloche retentit. La voix de la directrice de l'école annonce dans les haut-parleurs :

— Tous les artistes sont priés d'enfiler leur costume de scène et de se rendre derrière le chapiteau.

Ça m'embête de rater la fin du récit, mais si nous sommes ici, c'est pour le spectacle. Maëlle et moi courons nous changer et nous retrouvons les autres au point de rendez-vous.

J'observe ma boîte. En pensant à son contenu, la peur m'envahit.

Tandis que les spectateurs suivent la voie indiquée par le grand clown de madame Lisa, Maëlle s'assoit. Un enseignant écarte les toiles et se rend au centre du chapiteau. C'est l'animateur. Il est coiffé d'un chapeau haut-de-forme et vêtu d'un veston rouge à double rangée de boutons.

— Bonjour, mesdames et messieurs ! Bienvenue au cirque de l'école ! Je suis monsieur Loyal, votre maître de piste. Sans tarder, voici nos acrobates aériennes, Sophia la gracieuse et Judith la magnifique !

Deux longues bandes de tissu tombent du plafond, au-dessus d'un matelas. Les filles y grimpent. Lorsqu'elles sont suspendues dans les airs, leur chorégraphie me fait presque oublier ma nervosité. À la fin de leur danse, une pluie de confettis arc-en-ciel accompagne leur descente. Les spectateurs applaudissent leur sortie.

C'est notre tour. Je suis soulagé de passer au début. Maëlle, dont les paupières se ferment à l'occasion, m'inquiète de plus en plus.

Comme prévu dans le numéro, le maître de piste entre avec la boîte, dissimulée sous un mouchoir à pois. Il la dépose sur le tabouret au centre de la piste et il m'annonce :

— Chers spectateurs, veuillez accueillir l'hilarant clown Eurêka !

Depuis les coulisses, je fais de grands signes à l'enseignant-animateur. Il ajoute :

— Et la tordante clown Tournesol !

La musique accompagnant notre entrée se met à jouer. Maëlle et moi prenons une profonde inspiration et avançons côte à côte.

Une main saisit mon bras. Je sursaute. C'est monsieur Séverin.

— Nous devons annuler le numéro ! Jack le clown est furieux. Il veut se venger !

La colère libérée

La musique joue en boucle, attendant notre entrée en scène. Le maître de piste répète avec insistance :

— L’hilarant clown Eurêka et la tordante clown Tournesol !

Monsieur Séverin jette un coup d’œil aux environs et se penche pour qu’on ne puisse pas surprendre notre conversation.

— Je suis désolé, mais déclencher l’ouverture de la boîte est une mauvaise idée. Le concierge m’a confié son terrible secret. Le masque n’est pas tombé accidentellement. C’est lui qui a tiré sur la corde. Jack a été trahi par son partenaire. Sans compter que Mamaski a enterré la boîte. Sans le savoir, elle a empiré les choses.

On ne doit jamais, au grand jamais, confiner une âme errante.

— Pourquoi ? murmure Maëlle.

— Le risque est trop grand. Si par malheur l'émotion qui l'habite au moment de son décès est négative et qu'elle enfle, alors...

Une main se pose entre mes omoplates et me pousse en piste. C'est monsieur Loyal qui nous entraîne, Maëlle et moi.

— Les voilà ! annonce-t-il, d'un ton impatient au public.

Monsieur Séverin tente d'intervenir, mais deux parents bénévoles lui demandent de s'asseoir ou de sortir. Il n'insiste pas et prend place au premier rang.

Incertain, j'entame le numéro. Je fais signe au technicien du son de remplacer notre musique d'introduction par mon propre enregistrement, celui de la mélodie de mon diable en boîte. Je lis l'appréhension sur le visage de ma demi-sœur. Malgré tout, lorsque le refrain cède la place au rire endiablé, elle bondit tout comme moi en se statufiant dans

une pose loufoque. Toujours immobile, je formule ma devinette :

— Que conseille une maman allumette à ses enfants ?

Maëlle répond, d'une voix qu'on perçoit à peine :

— Ne vous grattez pas la tête.

Le public hésite. Les gens discutent entre eux, probablement pour connaître la réponse qu'ils n'ont pas entendue. Accompagnant le rire qui résonne encore, je place les mains sur mon ventre et simule une explosion de plaisir.

Les haut-parleurs diffusent, à nouveau, la mélodie de la boîte qui se termine encore par le rire agressant. Tous les deux, nous prenons une nouvelle pose. C'est au tour de Maëlle de raconter sa blague. Je la vois se concentrer. Elle doit rassembler ce qui lui reste d'énergie pour le faire.

— Nomme-moi un mammifère qui n'a pas de dents.

— Ma grand-mère !

Maëlle reproduit à son tour le rire du pantin, mais cette fois-ci, il est accompagné de celui des spectateurs. Une chaleur monte en moi. Je me retourne pour voir si elle partage mon émotion, mais elle semble plus fragile que jamais.

— Je me sens étourdie, se plaint-elle en s'appuyant sur moi.

Je remarque que plusieurs personnes de la première rangée bâillent.

Sur le tabouret, le mouchoir s'agite. Il glisse, dévoilant la boîte. Je la saisis. Soudain, la manivelle commence à tourner par elle-même, accompagnée de la musique mécanique.

Les spectateurs sont subjugués par le numéro. La bouche ouverte et les yeux fixes, ils semblent hypnotisés.

Des points noirs apparaissent devant mes yeux, tandis qu'une grande faiblesse me gagne.

Je jette un regard d'impuissance à monsieur Séverin. Trois parents bénévoles sont debout, près de lui, et l'empêchent d'agir.

La manivelle continue de tourner, puis elle s'arrête. Un grand coup de vent soulève la toile de la porte du chapiteau. Les confettis du numéro précédent se soulèvent et tourbillonnent dans l'air. J'ai l'impression d'être au milieu d'un nuage de mouches de papier. Avant que le voile multicolore obstrue complètement ma vue, j'aperçois monsieur Séverin se précipiter dans ma direction.

Je frémis. Le rire affreusement joyeux vient d'éclater. Il prend toute la place. Sur mon bras, la main de Maëlle raffermi sa prise.

Je sens qu'on tire sur la boîte et je la lâche. Pendant une seconde, un souffle chaud m'entoure, puis plus rien. Le vent, le rire, les confettis, tout retombe. Je retrouve la vue.

Monsieur Séverin vient d'enjamber le bord de la piste et se dirige vers nous, les mains vides. Je bondis de surprise. Je croyais que c'était lui qui avait récupéré la boîte !

Elle est au sol et repose à l'envers. Je me penche pour la ramasser, mais le brocanteur me retient. Son index pointé m'indique qu'il

faut attendre. Il place ses grandes paumes au-dessus, les yeux fermés, puis déclare :

— Il est sorti.

Je retourne la boîte. Le clown a disparu ! À sa base, le tissu est déchiré, comme si on l'avait arraché.

Un bruit assourdissant retentit dans le chapiteau. Ce sont les applaudissements des spectateurs. Ils croient que ça fait partie du numéro ! Un élève en première rangée tient un amas de tissu à bout de bras. C'est ce qui reste du diable en boîte. Le public éclate de rire et les acclamations reprennent de plus belle. Alors que monsieur Séverin récupère le corps du pantin, j'observe Maëlle. Elle a retrouvé son teint rosé et son sourire ! Je ne croyais pas que la revoir dans son état normal me ferait autant plaisir.

Nous saluons la foule et le maître de piste annonce le prochain numéro.

J'ai soudain une pensée. Le concierge ! Vite, j'espère qu'il n'est pas trop tard !

L'affrontement des clowns

Près de la remise, aucune trace du concierge. La caisse où il était assis tout à l'heure est vide. J'approche doucement de l'ouverture et plisse les yeux pour scruter l'obscurité. Je crois distinguer quelque chose au fond du conteneur. Un mouvement me fait sursauter. Je recule et percute monsieur Séverin.

Le concierge est là, mais il n'est pas seul. Dans les ténèbres, je devine un visage, ou plutôt ce qu'il en reste. Je frémis. Sous le nez, on dirait qu'il n'y a rien. C'est Jack!

Maëlle, effrayée, saisit ma main.

Les paroles du concierge nous parviennent des profondeurs de la remise.

— Tu sais, je m'en suis toujours voulu. Je m'excuse de ce que je t'ai fait subir. Je te jure que je ne voulais pas ça.

Jack avance vers lui, l'obligeant à reculer. Le concierge tombe assis dans le coffre de rangement des ballons. Je sens la main de Maëlle trembler dans la mienne.

— C'est Mamaski qui me l'a demandé, bafouille l'homme. Elle a essayé de me convaincre que, de cette manière, tu réaliserais que ta vraie place était comme phénomène de foire. J'ai refusé, je te connais. Je sais que tu as horreur de la curiosité des autres envers ton anatomie. Elle m'a menacé de me renvoyer de la troupe. J'aurais dû abandonner mon art.

Jack progresse jusqu'à toucher le concierge. Il le domine de sa taille impressionnante. Maëlle et moi échangeons un regard paniqué. Je me retourne vers monsieur Séverin qui observe la scène, les sourcils froncés. Je le supplie en chuchotant :

— Il faut faire quelque chose.

Le propriétaire du bazar me retient en m'indiquant d'attendre.

Un son caverneux résonne entre les parois de métal. C'est plus un vrombissement qu'une voix. Il provient de Jack, ou plutôt de la cavité sombre dans son visage.

On dirait qu'il n'existe rien d'autre que ce bourdonnement. Même la musique du chapiteau et le bruit des spectateurs ne me parviennent plus.

— Je savais. Dès l'instant où elle a passé le chapeau, j'ai su que c'était elle. À chaque représentation, je m'attendais à un coup de sa part. Mais je n'aurais jamais pensé qu'elle puisse être lâche au point de te demander à toi, mon ami, de le faire à sa place.

Silencieux, nous attendons tous la suite. Jack tend les bras vers le concierge. Il prend son visage entre ses mains gigantesques.

Je frissonne. Va-t-il lui broyer le crâne ?

Il en serait bien capable.

Un doigt s'enfonce dans mon dos. C'est le maître de piste.

— Venez ! crie-t-il à l'intention de Maëlle et moi. Tout le monde vous attend pour le salut final !

Tandis qu'il nous pousse vers le chapiteau, je reporte mon attention sur le conteneur. Monsieur Séverin s'est placé devant l'ouverture pour que l'enseignant ne puisse pas voir ce qui s'y passe. Je fais un pas de côté, mais c'est inutile. Je n'arrive plus à distinguer le fond de la remise. Maëlle et moi entrons sous la tente, résignés. J'espère qu'il n'arrivera rien de grave au concierge.

Le message du mort

Dès que le spectacle est officiellement terminé, Maëlle et moi quittons rapidement le chapiteau. J'aperçois monsieur Séverin près du conteneur. Il est seul. Je marche plus vite. Je crains que l'affrontement entre Jack et son ancien partenaire se soit mal terminé.

Je m'arrête. Une silhouette vient de se détacher de l'ombre dans la remise et avance vers nous.

Alors que la lumière dévoile le concierge, je me détends. Je remarque qu'il est très différent. Il a toujours ses cheveux gris,

mais en même temps, il semble plus jeune. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Il sourit et il a l'air... heureux.

— Il m'a pardonné, nous confie-t-il avec soulagement.

— Il est parti ? demande Maëlle.

— Oui. Il savait que le cirque était tout pour moi et que la véritable coupable était Mamaski. Après me l'avoir annoncé, il a caché mes yeux de ses mains et quand il les a retirées, il avait disparu. Il est revenu me voir pour que j'arrête de me torturer. C'était un véritable ami.

— Il est en paix, maintenant, déclare monsieur Séverin.

— Et moi aussi, soupire le concierge.

Ils ne sont pas les seuls. Je suis heureux que cette aventure incroyable soit enfin terminée.

— Je peux vous poser une question ? ajoute le brocanteur. Vous avez mentionné votre art, tout à l'heure. De quoi parliez-vous ?

— En plus de faire rire les gens, j'avais un côté artistique très développé. Ma mère disait que j'avais un don pour voir le beau, autant pour les objets que chez les gens. Mamaski l'a convaincue de me laisser partir avec le cirque, en promettant que j'aurais un endroit pour peindre. C'est pour cette raison que j'avais une caravane pour moi seul.

Je retourne ma boîte entre mes mains.

— C'est vous qui l'avez fabriquée ?

Il hoche la tête avec une expression attristée.

— Oui, pour Jack, mais jamais je n'aurais cru qu'elle deviendrait son cercueil.

— Moi, je pense surtout que cet objet lui a donné une deuxième chance.

Il me sourit.

— C'est gentil. Ça me fait penser, j'ai un cadeau pour toi.

Il entre dans le conteneur et en ressort avec un diable en boîte. C'est celui que j'ai aperçu dans la conciergerie et qui porte mon nom.

— Selon moi, tout bon clown doit avoir le sien. Désolé, jeune fille, je ne savais pas que tu participais au spectacle.

La directrice nous interrompt.

— Excusez-moi, mais il y a un dégât près du stand à barbe à papa. Vous pouvez venir ?

Le concierge part à sa suite.

— Bonnes vacances, les jeunes. Et merci !

J'observe mon nouveau diable en boîte dont l'illustration porte mes couleurs. Je ne mérite pas ce cadeau. Si on n'avait pas retiré sa joie de vivre à Maëlle, elle aurait réussi l'audition sans problème. Le véritable clown ici, c'est elle. Je lui tends l'objet :

— Tiens, il est à toi. Toute cette histoire est de ma faute. Tu as un don pour faire rire les gens, comme le clown Rouge. Pas moi. Je suis plutôt comme Jack : je ne suis pas à ma place dans un cirque.

— Je ne suis pas d'accord, réplique-t-elle en me rendant la boîte. Tu as un don, toi aussi. Comme le concierge, tu arrives à voir le beau chez les autres et tu essaies de leur

faire plaisir. Tu pourrais faire un bon assistant. Je vais y penser pour mon prochain spectacle.

Je souris. L'idée de faire équipe avec Maëlle n'est pas mauvaise. Ce sera bien qu'elle soit avec moi à la prochaine rentrée scolaire, j'aurai au moins une amie dans ma nouvelle école.

Je remets enfin le diable en boîte de Jack à monsieur Séverin, mais il le refuse.

— Vous pouvez le garder.

— Vous êtes certain qu'il n'est plus dangereux pour ma sœur ?

— Non, c'est une simple boîte à présent.

— Tu la veux, Maëlle ? Ta mère pourra sûrement la réparer.

Ses yeux pétillent de bonheur.

— Vous pourriez commencer une collection, suggère le brocanteur. Vous n'avez qu'à passer au bazar, j'en ai plusieurs autres.

Je réplique aussitôt :

— Non, merci ! On a eu assez d'émotions avec celle-là.

Je perçois à nouveau la mélodie de Jack le clown. Maëlle a dû actionner sa propre boîte.

Mais sa tige d'acier est immobile, tout comme la mienne !

Je regarde autour de nous. Là-bas, près de l'entrée, un homme a installé son orgue de Barbarie, qui souffle sa musique mécanique.

Soudain, mon attention se porte sur mon diable en boîte. J'ai la chair de poule. Ma manivelle vient de bouger, toute seule ! Et parmi la foule, il me semble entendre murmurer mon nom.

MAGALI LAURENT

**Brume
macabre**



En route vers l'enfer

La route ondule comme un serpent. Je redresse la tête et pose mon livre à côté de moi. La voiture traverse une dense forêt de conifères.

Je lève les yeux vers les cimes pointues, comme si le traîneau de la chasse-galerie pouvait apparaître. J'aime cette histoire. Imaginer ces bûcherons faisant un pacte avec le diable pour retrouver leur famille le soir du réveillon me glace le sang. Je les imagine, voguant dans le ciel dans leur canot maudit, au cours d'une nuit très noire.

S'ils ne respectent pas les termes du contrat, ils perdront leur âme.

Le livre que je suis en train de lire contient une vingtaine de légendes comme celle-ci. J'ai beau me dire que ce ne sont que des histoires, une petite part de moi frissonne rien que d'y penser.

Mais je les lis quand même, parce que j'aime me faire peur.

— Cette route est vraiment interminable, se plaint mon père, assis derrière le volant. Jess, tu n'as pas trop mal au cœur ?

Maman tourne la tête vers moi depuis le siège passager. Ses yeux sont exactement comme les miens, d'un vert qui tire sur le doré. Je secoue doucement la tête pour ne pas inquiéter mes parents, mais j'ai effectivement hâte d'arriver à destination. Mes intestins sont noués. J'ai l'impression qu'ils se tordent dans tous les sens.

Je baisse un peu ma fenêtre. Le vent d'automne fouette mon visage et fait voler mes longs cheveux blonds.

Je passe la dernière portion du voyage à regarder le paysage. Il n'y a pas grand-chose à part les grands arbres qui forment une forêt un peu lugubre. Je n'aimerais pas m'y perdre, même en plein jour. Lire des histoires qui font peur, c'est une chose. Me retrouver toute seule au milieu des bois en serait une autre !

Un frisson me traverse. J'espère que le chalet où nous retrouverons mes cousins ne se trouve pas dans les bois !

Avant de partir, j'ai fait quelques recherches à propos de l'endroit où se tiendra le mariage de mon plus jeune oncle, Stéphane, demain. C'est une municipalité récente, rien à signaler de ce côté-là. En revanche, j'ai découvert quelque chose d'intéressant à propos du lieu où se trouve le chalet qu'on a loué. Apparemment, le cœur du village est à l'abandon depuis très longtemps.

La légende qui l'entoure est funeste.

— Jess, avec ta mère, on a pensé qu'on pourrait passer par la ville au retour, pour fêter tes douze ans. Ce serait l'occasion d'aller

voir cette exposition dont tu nous as parlé sur les légendes de l'Outaouais. Qu'est-ce que tu en penses ?

Mon visage s'illumine. Maintenant, j'ai hâte d'arriver pour consulter le site Internet du musée et préparer notre visite. J'espère qu'il y a Internet là-bas. D'après ce que je sais, c'est un coin plutôt perdu.

— On arrive dans cinq minutes, nous informe ma mère en consultant le GPS.

Je reporte mon attention sur le paysage, pressée de voir l'endroit où nous allons dormir ces deux prochaines nuits.

Quand la voiture s'arrête, j'ai un petit sursaut. Maman m'avait prévenue que la maison était vieille. Elle doit avoir au moins deux cents ans ! C'est la première fois que le propriétaire la loue à des étrangers. Elle n'a pas été habitée depuis longtemps.

Tout d'abord, elle est immense, s'élevant sur deux étages. Sa façade en pierres est couverte de longues tiges de lierre qui remontent vers les fenêtres. Elle est sinistre.

En plus, comme on est en octobre, le propriétaire a placé trois citrouilles sur les marches qui mènent au perron. On dirait qu'elles nous observent de leurs grands yeux ronds.

Il fait froid, et les arbres dans la cour ont perdu toutes leurs feuilles. Leurs branches s'étirent vers la maison comme des doigts squelettiques.

Toujours dans la voiture, je contemple ce tableau digne de l'Halloween en faisant la moue. Mon père apparaît subitement devant ma portière. Je sursaute.

— Allez, Jess, on atterrit ! rigole-t-il, une valise à la main.

Une fois à l'extérieur, je réalise qu'en plus d'être inquiétante, la maison est isolée. Pas de voisins en vue.

La porte d'entrée s'ouvre. Mes cousins sortent en courant pour nous accueillir. Derrière eux, plantée dans l'encadrement de la porte, ma cousine Inès m'observe, les bras croisés.

Je soupire. Cet endroit ne m'inspire rien de bon, et ce n'est pas seulement à cause de la maison.



Brume lugubre

Ma tante Sophie m'enlace dès que je pose un pied à l'intérieur.

— Salut, Jess ! Comme tu as grandi !

Je salue mes oncles et mes tantes, puis je suspends mon manteau à un crochet fixé au mur près de la porte. De ce que je vois, il y a du bois partout. Ça me fait presque suffoquer, comme si je manquais d'oxygène. À moins que ce ne soit la présence de ma cousine qui me fasse cet effet.

— Alors, Jessica, tu as fait bonne route ? me lance Inès avec une fausse gentillesse.

Ma mère me sourit, puis elle quitte le vestibule avec les autres adultes pour rejoindre une autre pièce de la maison.

Les yeux clairs d'Inès se posent sur le livre coincé sous mon bras. Je me crispe. Ma cousine penche la tête sur le côté, faisant bouger ses cheveux aussi blonds que les miens.

— *Contes et légendes du Québec*, lit-elle à voix haute. On dirait que tu as toujours besoin de tes petites histoires pour t'endormir. Tu auras douze ans dans quelques jours, il est temps de grandir.

Elle ne me laisse pas la chance de répliquer. En un éclair, elle se retourne et passe la porte. J'enrage. Je pose mon livre à côté de plusieurs crayons à mine, sur l'étagère près des manteaux, quand deux voix m'interpellent :

— Tu sais que ce village est maudit ?

— C'est papa qui nous l'a dit.

Je tourne la tête vers mes cousins. Xavier m'observe avec intensité du haut de ses huit ans. Simon, son frère jumeau, se ronge les ongles à côté de lui. J'arrive aisément à les distinguer, car ils ne se ressemblent pas beaucoup. Xavier a les cheveux noirs avec un visage joufflu. Simon est roux et maigrichon.

Je leur souris.

— Oui, je sais. Ça vous inquiète ?

Xavier hausse une épaule :

— Pas vraiment. Ce ne sont que des histoires, non ?

On dirait qu'ils veulent une confirmation de ma part pour se rassurer.

— Bien sûr. Les gens se racontaient ces légendes au coin du feu, à l'époque où il n'y avait pas de télévision pour s'occuper.

— D'accord, disent-ils en chœur, visiblement impressionnés par ma réponse.

Je vais dans l'autre pièce du rez-de-chaussée, une grande salle à manger combinée à un salon. Je m'arrête un instant pour observer la décoration. Des têtes d'animaux empaillées ont été accrochées aux murs. Je n'aime pas ça. Quel est l'intérêt d'avoir des bêtes mortes chez soi ?

Inès, elle, est déjà occupée à parader devant mes parents.

— Oui, je vous jure, j'ai été contactée par une grande agence de mannequins. Et j'ai les

meilleures notes de ma classe depuis la rentrée scolaire...

J'attrape mon sac de voyage et grimpe lentement les marches, en quête d'une chambre libre. Et de tranquillité ! Ma mère m'a dit que nous devions partager la nôtre tous les trois. Ça ne me dérange pas. Je suis même plutôt rassurée à l'idée de dormir avec mes parents, ces deux prochaines nuits.

Cette maison craque de partout. Des ombres se cachent dans chaque recoin.

En haut, un long couloir mène aux chambres. J'en trouve une de libre, tout au fond, avec deux grands lits. Je dépose mon sac sur le plancher et je vais jeter un coup d'œil par la fenêtre.

De la route, je n'avais pas remarqué le lac derrière la maison. Il n'a pas dû être entretenu depuis longtemps, car il est couvert d'algues et de nénuphars. Le soleil couchant a disparu derrière la cime des grands pins qui l'encerclent, et la surface de l'eau a pris une teinte rouge orangé. C'est à la fois beau et troublant.

Et il y a de la brume, là-bas, près des bois. De petits nuages effilochés sortent du couvert des arbres pour toucher la surface de l'eau. Je grimace. C'est loin d'être le paysage le plus joyeux que j'ai vu.

Fatiguée par le voyage, je m'allonge sur un des lits dans l'idée de me reposer quelques minutes. Je m'endors sans m'en rendre compte. Lorsque je me réveille, il fait beaucoup plus sombre dans la chambre.

— JESSICA ! JESSICA !

Je me redresse d'un coup, alertée par la panique qui s'échappe de cette voix.

Les jumeaux entrent en courant dans la chambre, les yeux exorbités.

— Jess ! Viens vite ! Les parents sont devenus fous !



La valse des pantins

En bas, je m'immobilise, stupéfaite. Les adultes dansent deux par deux au milieu du salon. Et ils sourient bizarrement. Debout près d'une fenêtre, Inès les regarde en silence, la bouche grande ouverte. Je la rejoins, les jumeaux sur les talons. Je lui demande :

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas. On était en train de discuter, et puis ils se sont mis à danser.

— On a essayé de leur parler, m'informe Xavier, mais ils font comme si on n'existait pas.

Je m'approche de mes parents, enlacés dans ce qui ressemble à une valse. Ils se regardent

amoureusement. Leur expression est figée. On dirait qu'ils portent des masques. C'est franchement inquiétant.

— Euh... Papa ? Maman ? Qu'est-ce que vous faites ?

Pas de réponse. Ils ne semblent pas me voir. Ils me bousculent même quand je me retrouve sur leur passage. Les quatre autres adultes sont dans le même état. On dirait des pantins.

— C'est très étrange...

— Pas besoin de le dire ! On le voit ! me coupe Inès d'un ton rude où perce toutefois un peu de peur.

— Non, je veux dire, les danseurs, c'est comme dans la légende...

— Voyons donc ! s'exclame-t-elle en levant les yeux au ciel. Arrête donc avec tes histoires ! Appelons plutôt les secours !

Elle pivote sur elle-même, fouillant la pièce du regard.

— Bon, où est-ce que j'ai posé mon téléphone ? dit-elle en marchant de long en large dans le salon.

Les jumeaux et moi la regardons faire. Puis je gagne le vestibule et je saisis le cellulaire de mon père, resté dans la poche de son manteau. Pas de réseau. Je fais de même avec celui de ma mère, mais il ne capte rien lui non plus.

Mes cousins me rejoignent, la mine basse, un autre cellulaire dans les mains. Apparemment, celui de leurs parents ne donne pas plus de résultats. Je soupire. Si nous voulons trouver de l'aide, il va falloir aller la chercher.

À l'idée de sortir de cette maison au crépuscule, je sens mon courage s'évaporer.

Je repense à la forêt lugubre et au lac abandonné derrière la cour.

Un bruit fracassant retentit au-dessus de nos têtes. Les jumeaux poussent un cri de terreur tout en courant vers moi. Inès nous rejoint rapidement, les sourcils froncés.

— C'était quoi ? demande-t-elle, affolée.

— Aucune idée, dis-je en levant les yeux au plafond, comme si mon regard pouvait percer les planches de bois pour voir au-delà.

D'autres sons nous parviennent d'en haut.

Ce sont des pas !

— Il y a quelqu'un d'autre dans la maison ?
s'écrie Inès en se plaçant précipitamment à côté de nous. Oncle Stéphane, peut-être ? Je crois qu'il voulait se préparer ici, avant le mariage.

— Oui... demain, dis-je en scrutant la porte qui mène au salon.

J'appréhende d'en voir sortir quelqu'un, quelque chose, n'importe quoi de terrifiant !

— Il n'y avait personne quand on est montés, nous informe Xavier. Seulement Jess.

— Vous en êtes sûrs ?

Ils me le confirment d'un hochement de tête.

— On ne savait pas dans quelle chambre tu étais. On a regardé dans toutes les autres, même dans la salle de bain.

— Et si c'était le bonhomme Sept-Heures ?
s'inquiète Simon en se collant contre moi.

— Arrête donc ! le reprend méchamment Inès. T'es trop grand pour croire à ces bêtises !

J'essaie d'offrir à Simon mon sourire le plus rassurant :

— Ce n'est pas le bonhomme Sept-Heures, je te le promets. De toute façon, il est à peine dix-huit heures.

Pourtant, une petite part de moi se met à douter. Je ne crois pas à cette histoire en particulier, mais plein d'autres légendes effrayantes me viennent à l'esprit.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande Xavier.

Inès attrape son manteau, l'enfile en vitesse et ouvre la porte d'entrée :

— Pas question que je reste dans cette maison !

Elle laisse le battant ouvert. Nous la regardons descendre le perron. Je constate que la brume a enveloppé le chalet pendant que je dormais. Maintenant, je distingue à peine le bout du chemin.

Un grincement nous fait tressaillir.

Quelqu'un descend l'escalier en bois qui conduit au salon ! À presque douze ans, je ne peux pas avoir vraiment peur de toutes ces choses que je lis ! Mais comment expliquer

l'attitude des parents ? Et ces bruits, je ne les invente pas !

Les jumeaux et moi échangeons un bref regard. Puis nous saisissons nos manteaux. Avant de sortir, j'arrache à regret une page de mon livre et griffonne quelques mots dessus. Quand nos parents retrouveront leur état normal, ils sauront qu'on est partis chercher de l'aide.

Une fois dehors, nous courons à la suite de notre cousine. Elle est déjà rendue à la barrière rouillée près de la route.

Je n'arrête pas de penser au récit qui entoure cet endroit. Je dois absolument en parler à mes cousins. Cette fois, je me fiche qu'Inès se moque de moi. Elle doit connaître cette histoire.

C'est une légende vraiment macabre...

Une décision fatale

Inès est toute rouge. Elle secoue nerveusement la tête de gauche à droite. Je lui ai raconté la légende. Maintenant, j'ai l'impression qu'elle est en colère contre moi.

— Franchement, c'est n'importe quoi ! Sérieusement ? Un bal masqué ? me gronde-t-elle.

Agacée par son entêtement, je pose mes poings sur mes hanches. Je reprends les grandes lignes de l'histoire :

— C'est ce que raconte la légende ! C'était une nuit de brume exactement comme celle-ci. Un grand bal masqué avait lieu

au village. Le maire a profité de cette diversion pour voler le trésor d'un homme que tout le monde appelait « le Ténébreux ». On raconte que c'était un sorcier. Malheureusement, il est mort ce soir-là et...

Ma cousine lève les yeux au ciel :

— Et puis quoi ? Avant de mourir, il a jeté un sort à cette forêt ?

Comme je ne réponds pas, elle soupire avec colère. Ce n'est qu'une légende, je le sais, mais elle résonne en moi. Dans l'histoire, le Ténébreux a effectivement lancé une malédiction, mais elle était dirigée contre son village, pas contre la forêt.

— Bon ! On va suivre la route, décide Inès. On finira bien par tomber sur quelqu'un pour nous aider.

— Et on laisse les parents comme ça ? questionne Simon.

— Parce que tu veux y retourner ?

Simon jette un bref regard au chalet, qui est presque totalement dissimulé par la

brume. Il écarquille les yeux et s'éloigne de la barrière en secouant la tête.

— Je... Je crois qu'ils pourront se débrouiller.

— De toute façon, j'ai mon cellulaire ! s'énerve Inès. S'ils nous cherchent, ils n'auront qu'à m'appeler.

Je ne l'ai jamais vue dans un tel état. Ma cousine est du genre à tout prendre de haut, à se pavaner devant les adultes, mais pas à s'énerver de la sorte.

Je crois qu'elle est aussi terrifiée que nous, mais qu'elle ne veut pas le montrer.

Je mets ma rancœur de côté et m'approche d'elle :

— Ton idée est plutôt bonne. Tu as raison, mieux vaut aller chercher de l'aide plutôt que d'attendre ici sans rien faire.

Inès me considère avec étonnement, un sourcil levé. C'est bien la première fois que nous sommes d'accord sur quelque chose.

Nous nous mettons en marche. Plus nous nous éloignons du chalet, plus je m'inquiète

pour mes parents. J'espère qu'il ne leur arrivera rien.

Les minutes passent. Il n'y a pas une voiture en vue, et j'ai l'impression que la brume s'épaissit. Les fines particules d'eau qui la composent refroidissent l'atmosphère. Nous nous mettons bientôt à grelotter.

Devant nous, la route forme soudainement une fourche. Ça nous oblige à nous arrêter. Il n'y a aucun panneau ni indication sur la direction à prendre pour rejoindre le prochain village. Seulement des arbres, par centaines, de tous les côtés. Ils forment une armée silencieuse et inquiétante dans la brume.

— On va à gauche, décide Inès.

— Pourquoi ?

Elle se tourne vers moi, penche la tête sur le côté :

— Et pourquoi on irait à droite ?

— Tu as choisi la direction comme si tu savais où ça nous mènera. Mais tu es aussi perdue que nous. Je pense qu'on devrait réfléchir avant de décider.

— Tu te crois plus maligne que moi ? me lance-t-elle méchamment.

Je fronce les sourcils :

— C'est pas ça ! Nous sommes quatre, alors on va décider ensemble !

Elle ouvre grand la bouche, visiblement offusquée. Mais je ne m'occupe déjà plus d'elle. Je me tourne vers les jumeaux :

— Vous en pensez quoi ?

Ils hésitent, se tortillant d'un pied sur l'autre. Leurs yeux passent de ma cousine à moi. Sous le regard furieux de celle-ci, ils se ratatinent légèrement sur eux-mêmes.

— On fait comme Inès a dit, clament-ils en chœur.

C'était prévisible. On se range toujours du côté du plus fort. Le sourire satisfait que me lance Inès me donne envie d'aller à droite et de la planter là...

Mais marcher seule le long de la forêt ne me dit rien du tout.

Sans compter la brume. Je me résigne dans un soupir :

— OK. On prend à gauche.

Tandis que nous empruntons ce chemin, je jette un dernier regard à la route qui part dans l'autre direction. Mon intuition me dit que nous n'avons pas pris la bonne décision.



Le village maudit

La route goudronnée s'est transformée en chemin de terre.

Après dix minutes de marche, le silence s'abat sur notre petit groupe. Moi, je rumine. J'aurais dû insister pour aller à droite, car il est évident que cette voie ne mène nulle part. Butée, Inès est incapable d'avouer qu'elle a eu tort. Elle consulte régulièrement son cellulaire pour voir s'il y a du réseau. J'ai l'impression que nous nous trouvons au fin fond du monde.

Comme je n'ai pas envie de faire demi-tour toute seule dans ce brouillard, je suis contrainte de la suivre. J'espère que ce chemin,

au moins, nous mènera à une route plus importante.

Finalement, un petit bâtiment surgit de la brume devant nous. C'est une vieille maison. Sa façade est claire, et son toit, verdâtre. La peinture est écaillée, et les fenêtres sont brisées. Le petit perron devant la porte d'entrée s'est effondré. Personne ne vit ici, c'est certain.

Une sueur froide parcourt ma colonne vertébrale.

— Est-ce que c'est le... le village maudit ?
bégaye Simon.

— C'est juste une maison, rétorque Inès, qui affiche toutefois un air préoccupé. Continuons !

Simon et Xavier me regardent. Je leur lance un clin d'œil dans l'espoir de les rassurer. Pourtant, à l'intérieur de moi, l'inquiétude grandit. Je n'aime pas me retrouver ici à la tombée de la nuit.

Nous passons devant la maison. Je me force à ne pas la regarder. Toutes les histoires que j'ai l'habitude de lire me reviennent à l'esprit.

J'ai peur de voir une silhouette par les ouvertures, ou pire, un visage !

Un bal masqué. Un trésor volé. Un homme assassiné. Le Ténébreux...

Mes doigts sont glacés. Je place ma capuche sur ma tête et j'enfouis mes mains dans les poches de mon manteau.

— J'ai faim, se plaint Simon.

— Il va falloir attendre, réplique Inès. C'est pas ici qu'on trouvera de quoi manger.

Puis elle se tourne vers lui, l'air malicieux :

— À moins qu'on te déniche des araignées, des vers de terre et des limaces ? Je suis sûre qu'il y en a plein ici.

Je lui jette un regard noir. Simon est le plus sensible des jumeaux. Il a quelques phobies, notamment celle des insectes. Je le sens nerveux, au bord des larmes.

— Ne t'en fais pas, elle dit ça pour plaisanter.

Simon me rend un regard à la fois apeuré et gêné. À huit ans, il veut se montrer courageux, alors je n'insiste pas. Xavier, quant à lui,

marche à côté de son jumeau, sans doute pour le rassurer.

Le chemin s'enfonce toujours plus à l'intérieur du village. Les bâtisses sont parfois très grandes, sur deux, voire trois étages. Certains toits sont troués. Un corbeau s'envole en croassant, sans doute alarmé par notre présence. Les jumeaux font un petit bond. Même Inès ne fait pas la fière cette fois. Moi, je ne peux m'empêcher de penser qu'il s'agit d'un mauvais présage.

Alors que la pointe d'un clocher se détache lentement devant nous, je perçois un murmure provenant de la maison sur notre droite. Je tourne instinctivement la tête dans cette direction.

Tous les poils de mon corps se soulèvent !

Heureusement, je ne vois rien d'autre qu'un trou béant à la place de la fenêtre. Ai-je rêvé ce chuchotement ? Les autres ne semblent pas l'avoir entendu.

Je suis bien contente de m'éloigner de la maison. Quelques secondes plus tard, elle a de nouveau disparu dans le brouillard.

Des bruits de pas nous parviennent quand nous arrivons devant l'église. Ils sont puissants. On dirait des talons qui claquent sur les cailloux. Ça vient d'en face, où les silhouettes d'autres bâtiments se profilent légèrement dans la brume.

Nous nous arrêtons. Un frisson électrise ma nuque. Si ma capuche n'était pas rabattue sur ma tête, je suis certaine que mes longs cheveux se dresseraient sur mon crâne.

— On dirait les sabots d'un cheval, murmure Xavier.

Il a raison. À bien écouter, le rythme est celui d'un trot lent.

— On fait quoi ? demande Simon.

— Je ne sais pas pour vous, mais moi, je ne compte pas attendre ici que ce cheval nous rattrape. On fait demi...

Inès se tait. Des coups sont donnés derrière nous, dans le brouillard. On dirait le son que

fait un marteau en frappant le métal. Il y avait sûrement une forge dans ce village. Si c'est le cas, ça veut dire que quelqu'un a repris du service. Inès désigne la petite église de l'index.

— On va aller se mettre à l'abri là-dedans.

Je regarde la façade décrépite, le clocher un peu tordu, la gouttière presque totalement arrachée. Une boule se forme dans ma gorge.

Si ça, c'est un abri, nous ne sommes pas tirés d'affaire !



Une terrifiante disparition

La porte de l'église s'ouvre en grinçant. Nous entrons et refermons le battant derrière nous.

Là encore, tout est en ruine. Une mousse verdâtre recouvre les murs de bois. Plusieurs des vitraux qui composent les fenêtres ont été brisés. La brume s'y faufile en rubans vaporeux. Et puis il y a des bancs partout. Certains sont renversés. C'est tellement en désordre qu'on ne sait pas où poser les pieds.

Mes dents se mettent à claquer, autant de froid que d'appréhension. Pour tromper mon angoisse, je m'approche d'un vitrail

troué et jette un coup d'œil à l'extérieur. Je ne vois pas grand-chose à cause de la brume. Le bruit des sabots, quant à lui, semble s'être dissipé. Je n'entends plus rien.

Soudain, un rire éclate près de moi.

Je me tourne vers Inès, qui rit à gorge déployée. Pliée en deux, les mains sur les genoux, elle n'est même plus capable de retenir ses larmes.

— Vous êtes tellement ridicules ! s'esclaffette-elle en nous pointant du doigt, mes cousins et moi.

— Avoue, toi aussi, tu as eu peur !

Je suis fâchée qu'elle se moque de nous de la sorte.

— Votre peur me contamine, se justifie-t-elle en essuyant ses yeux humides. Franchement, vous êtes pathétiques !

Sur ces mots, elle pouffe encore. Puis elle se retourne pour enjamber les bancs qui barrent le chemin menant au chœur de l'église. Une fois de l'autre côté, elle se met à explorer les lieux d'une démarche légère,

en chantonnant, comme si de rien n'était. Quand même, nos parents dansaient sous nos yeux comme de vraies marionnettes ! Et nous avons bel et bien entendu des bruits étranges dans ce village. Elle ne peut pas le nier !

Avant d'arriver au bout de la nef, Inès s'immobilise, dos à nous. Son attitude est inquiétante. La brume qui s'infiltré par les vitraux brisés semble se diriger lentement vers elle. J'écarquille les yeux. On dirait une dizaine de serpents nébuleux formant une spirale autour de son corps.

La légende. La brume. La malédiction. Je suis tétanisée par la peur.

Inès se met à marcher lentement vers le chœur. Des mots nous parviennent bientôt, comme des murmures : « joyau », « trahison », « vengeance ».

Les jumeaux se plaquent contre moi, mais je les sens à peine. La dernière partie de la légende me revient soudainement à l'esprit.

« Le Ténébreux lança une malédiction sur la brume. Les gens du village furent

emprisonnés à l'intérieur pour toujours. Ils doivent revivre la nuit de sa mort encore et encore, pour l'éternité. Et dans l'opacité du brouillard, le Ténébreux cherchera toujours à retrouver son joyau perdu. »

Un soudain pressentiment me pique les reins.

Reprenant mes esprits, je franchis la barrière de bancs le plus rapidement possible pour rejoindre ma cousine. Je jure entre mes dents en la voyant disparaître par une porte. La brume l'accompagne. Je suis maintenant presque sûre que ce brouillard est vivant.

Malgré l'effroi que cette révélation provoque en moi, je cours vers la porte. De l'autre côté, il y a une petite pièce. La penderie et les armoires qui la meublent sont vides. Leurs portes ont été arrachées et gisent sur le sol. Il y a du verre et des morceaux de porcelaine partout. Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est le battant en bois, au fond de la pièce, ouvert sur la nuit. Je m'y précipite et crie :

— Inès !

Mes yeux fouillent la brume à la recherche d'une silhouette, d'un indice. Il n'y a rien, hormis cette vapeur grise et opaque.

Les larmes me montent aux yeux. Inutile de partir à la recherche de ma cousine dans de telles conditions. Je me perdrais à coup sûr. Et il n'est pas question que je laisse les jumeaux seuls.

Je retourne à l'intérieur et rejoins mes cousins. Enlacés, ils m'observent avec un mélange de terreur et d'incompréhension. Je ne peux pas m'empêcher de les serrer fort contre moi.

— Où est Inès ? demande Simon, la tête posée sur mon épaule.

— On va la retrouver, dis-je pour les rassurer.

Mais comment ? J'ignore où la brume l'a emmenée.

Je frotte mes yeux fatigués avec mes doigts. Tout cela n'a aucun sens ! Je dois être en train de rêver !

— Est-ce que la brume va s'en prendre à nous ?

Cette fois, la question vient de Xavier. Je repousse un peu mes cousins et les regarde tour à tour dans les yeux :

— Ce n'est que du brouillard, d'accord ?

Ils hochent doucement la tête, visiblement peu convaincus. Je continue :

— On doit retrouver Inès, c'est important. Il ne faut pas qu'elle se perde dans les bois. Nous, on va rester ensemble quoi qu'il arrive.

— Tu le promets ? m'interroge Simon.

Je leur souris, mais, au fond de moi, je suis terrifiée.



Une main dans le noir

Nous sortons de l'église par la porte où est passée Inès. Je tiens chacun des jumeaux par la main. Derrière la bâtisse se trouve une petite maison dont une partie de la fondation s'est affaissée. Sa façade est légèrement de travers. À côté, je distingue ce qui ressemble à une grange. Il semble manquer des planches à la barrière en bois qui entoure ce terrain. Inès aurait facilement pu passer par là.

Au loin, un hennissement nous fait frémir.

Un instant, je l'avoue, je suis tentée de reprendre la route pour quitter ce village. Ça

impliquerait de laisser ma cousine derrière nous. Elle a beau m'énervé, je ne peux quand même pas l'abandonner ! Cela ne m'empêche pas d'avoir peur à l'idée que la brume s'en prenne à nous aussi. Je ravale ma salive et m'adresse aux jumeaux :

— On va aller voir dans cette maison.

Je fais un pas en avant, mais Simon tire sur mon bras :

— C'est pas une bonne idée.

Je me tourne vers lui :

— Moi aussi, j'ai peur. Mais imaginez ce qu'Inès doit ressentir en ce moment ! On doit être courageux pour elle. Vous avez vu, la brume ne semble pas se préoccuper de nous. Je pense qu'on peut y aller sans craindre quoi que ce soit.

Je lui dis tout cela sans le penser une seule seconde !

Au moins, ça a le mérite de le faire avancer. Nous marchons en direction de la barrière. J'aide les jumeaux à enjamber les débris, puis nous avançons jusqu'à la maison.

Tout semble calme. Le silence est de nouveau complet. Enfin, presque. Debout près d'une fenêtre trouée, j'entends un gémissement, à l'intérieur. Je chuchote aux garçons :

— Je crois qu'elle est là. On ne fait pas de bruit...

Nous franchissons lentement le trou qui remplace la porte d'entrée. Le plancher de la maison est penché, mais nous pouvons quand même marcher normalement.

Des sanglots se font entendre. J'espère de tout mon cœur que ce sont bien ceux d'Inès.

Les jumeaux sont placés en file indienne derrière moi. Les mains de Simon sur ma taille, j'inspecte le rez-de-chaussée, les yeux plissés. Je regrette de ne pas avoir pensé à prendre un morceau de bois à l'extérieur. Ça m'aurait rassurée d'avoir quelque chose dans les mains pour frapper, au cas où.

Finalement, nos recherches à cet étage ne donnent rien. Il faut monter.

Dans les films, c'est toujours à ce moment-là que le tueur ou le monstre surgit...

« Allez, Jess, montre-toi forte ! » J'écoute ma petite voix intérieure et je respire un grand coup avant de poser le pied sur la première marche. Elle grince. Ça fait un bruit d'enfer dans le silence pesant qui nous entoure. La pression de la main de Simon sur ma taille se raffermi. Je tourne la tête vers les jumeaux, toujours derrière moi.

Deuxième marche. Elle craque dangereusement. Je place mon pied sur la troisième avec précaution. Mes oreilles captent un nouveau gémissement. J'ai l'impression qu'il est tout proche. J'ai bien envie d'appeler Inès, mais j'ai la gorge nouée.

Nous sommes maintenant à la moitié de l'escalier. Au moment de franchir la marche suivante, le bois émet une plainte inquiétante, puis le sol se dérobe sous mes pieds. Je pousse un cri de surprise. Les jumeaux aussi. L'instant d'après, mes fesses frappent le sol. Sous l'effet du choc, l'air est violemment expulsé de mes poumons.

Il me faut quelques secondes pour recouvrer mes esprits. Autour de moi, il fait complètement noir. Je crois que je suis tombée dans le placard sous l'escalier. J'ai remarqué sa présence, un peu plus tôt.

— Jess, est-ce que ça va ?

Je lève le nez et aperçois deux têtes par le trou dans l'escalier. Au moins, les jumeaux ne sont pas tombés avec moi.

— Oui, rien de cassé, dis-je en me relevant.

Inutile de préciser que mes fesses me font mal. Quelle chute ! Mais ça aurait pu être pire. J'ai eu de la chance de ne pas tomber sur un meuble ou un autre objet.

— On redescend, m'informe l'un des garçons.

L'instant d'après, j'entends leurs pas sur les marches, et un gémissement, tout proche. Mon cœur s'emballe. Je fouille l'obscurité du regard. J'ai tellement peur que mon corps frissonne.

Quelque chose bouge devant moi.

Une main me saisit l'avant-bras. Je me mets à hurler.

Plongée dans les ombres

Je me débats comme une folle et je réussis à me dégager.

— Je vous en prie, arrêtez de crier, je ne vous veux aucun mal.

Malgré la douceur de la voix, je suis paniquée et je recule, le souffle court. Mon dos frappe le mur derrière moi.

La lumière qui pénètre par le trou dans l'escalier me permet de distinguer les contours de la personne qui me fait face. Je ne vois pas clairement les traits de son visage, mais je réalise qu'elle porte un chapeau et une longue robe flottante.

— Qui... Qui êtes-vous ? Et... que faites-vous ici ?

— Je m'appelle Jeanne. On m'a enfermée, répond la femme d'une voix triste.

— Jess !

Ce sont les jumeaux, qui frappent contre le panneau de bois.

— Tout va bien ! leur dis-je sans lâcher la silhouette des yeux.

Je comprends qu'ils tirent sur la porte, car ça fait trembler les murs du placard.

— C'est bloqué ! annonce l'un des jumeaux.

— Il y a une serrure, mais pas de clé, m'informe l'autre.

— C'est parce que je n'ai pas le droit de sortir, ajoute la femme dans l'obscurité.

— Comment est-ce possible ? Ce village est abandonné depuis près d'un siècle.

Il y a un silence, puis elle me répond :

— Abandonné ? Ah, oui... Mes souvenirs sont parfois confus...

— Jess ! crie l'un des garçons dans le couloir. On entend du bruit dehors. Je crois

que quelqu'un approche. Et... ça n'a pas l'air d'être Inès !

— Les garçons, allez vous cacher !

— Mais, Jess...

— Maintenant !

Je ne suis pas à l'aise à l'idée de leur donner des ordres, mais je m'inquiète vraiment pour eux. Je crois bien qu'ils m'obéissent, car j'entends leurs pas dans la maison. Puis, plus rien.

L'atmosphère dans le placard est lourde, glaciale.

Mon souffle forme des petits nuages blancs devant ma bouche. Lorsque la femme approche d'un pas, je me raidis, parce qu'elle se trouve directement sous la colonne de lumière. Il s'agit d'une jeune femme. Elle doit avoir environ seize ans. Elle porte un masque argenté qui recouvre la moitié de son visage et fait ressortir l'éclat de ses yeux verts. Le sourire qu'elle m'offre est d'une tristesse infinie.

— Pouvez-vous m'aider à sortir ?

Sa question est plutôt bizarre. Nous sommes toutes les deux prisonnières de ce placard.

Je ne vois pas comment je pourrais l'aider. Je tente quand même quelque chose :

— Nous pourrions essayer de défoncer la porte.

— C'est inutile, j'ai maintes fois essayé. Je n'ai fait qu'endolorir mon épaule.

Elle plonge son visage dans ses mains et se met à pleurer.

— Je suis certaine qu'il lui a fait du mal, dit-elle entre deux sanglots. Si seulement j'avais su qu'il était en danger... Tout est ma faute.

— De qui parlez-vous ?

— De mon ami Guillaume.

Perdue, je secoue la tête. De toute façon, la priorité, c'est de sortir de cette prison. Je lève le nez et évalue la distance qui me sépare du trou dans l'escalier.

— Savez-vous s'il y a un meuble dans ce placard ?

— Non, seulement quelques caisses de bois, me répond-elle.

— Où ça ?

Elle m'indique leur emplacement, près de la porte, qui est plongée dans le noir. Jefais trois allers-retours et place les caisses les unes sur les autres. Elles sont dans un sale état. Ma tour n'a pas l'air très stable, mais c'est notre seule chance de sortir d'ici.

Je me hisse sur les boîtes en m'appuyant sur mes coudes, le plus délicatement possible pour ne pas les renverser. Une fois accroupie au sommet, je déplie lentement les jambes. Mes mains saisissent une planche encore intacte. Je souris.

— Je crois que ça va marcher.

— Que Dieu vous entende !

Le langage de cette jeune femme ne colle pas du tout avec son âge, mais je ne compte pas lui poser de questions à ce sujet. J'ai d'autres problèmes à régler, comme grimper là-haut à la seule force de mes bras. C'est bien plus difficile que je ne le pensais. Des gouttes de sueur perlent sur mon visage quand j'arrive enfin à sortir. En bas, la jeune femme me regarde, la tête relevée. Je lui lance :

— Allez-y, c'est faci...

Je ne termine pas ma phrase. Une marche de l'escalier grince. Une ombre s'est arrêtée près de moi. Je déglutis, puis je tourne la tête.

Un hoquet terrifié s'échappe de ma gorge. Soudainement, je regrette d'être remontée !



Menace d'outre-tombe

L'homme devant moi porte un costume sombre. Grand et robuste, il affiche un masque gris qui cache complètement son visage. Toutefois, je distingue parfaitement son regard furieux. Sur sa tête, un chapeau noir à large bord laisse échapper quelques mèches de cheveux clairs et bouclés.

— Mon joyau reste ici, dit-il d'une voix menaçante.

— D'ac... D'accord.

En bas, la jeune femme me chuchote :

— Sauvez-vous.

J'aimerais ça, mais je suis comme hypnotisée par l'individu en face de moi. Je me demande s'il s'agit du Ténébreux.

C'est alors que quelque chose me frappe. L'image de cet homme n'est pas normale. Elle disparaît parfois une fraction de seconde avant de réapparaître.

C'est un fantôme !

L'homme plonge une main sous sa veste. Quand il la ressort, je vois que ses doigts tiennent un couteau. La lame, qui me semble gigantesque, brille d'un éclat funeste.

Je veux reculer, mais il y a le trou derrière moi. Il n'est toutefois pas assez grand pour m'arrêter. Poussée par la terreur, je bondis par-dessus la brèche. Je prie pour que l'autre partie de l'escalier ne s'effondre pas. Heureusement, les marches tiennent bon. Je me retrouve vite en haut. Un bref regard en arrière m'indique que l'homme est toujours au même endroit. Il me fixe de son regard mauvais.

Je cours dans le couloir pour m'enfermer dans une pièce, tout au fond. Une lucarne

déverse à l'intérieur une lueur fantomatique. Les mains posées à plat contre le battant, j'écoute les sons qui proviennent du couloir. Je sais que les portes n'arrêtent pas les fantômes. Pourtant, je m'obstine à appuyer dessus, c'est plus fort que moi.

« Réfléchis, Jess. Tu as l'habitude des histoires et des légendes. Comment peux-tu t'en sortir ? »

Mes pensées partent dans tous les sens, à la recherche d'une issue. Bien souvent, il faut résoudre une énigme. Ou aider quelqu'un. C'est la clé d'une fin heureuse.

Mon corps se met à trembler. Je respire profondément et me force au calme.

Cette jeune femme, enfermée dans le placard, a dit que son ami était mort par sa faute. Maintenant, je suis certaine qu'elle est aussi une revenante. Et l'homme, dans l'escalier, semble vouloir protéger son joyau. Est-ce celui de la légende ? Qui dois-je aider ?

« Tu fais fausse route, Jess. Celui qui a jeté le sort, c'est le Ténébreux. »

Donc, c'est lui qui est responsable de tout cela. Pour sortir de ce cauchemar, il faut sans doute que je lui parle. Cette idée ne me plaît pas du tout. Si c'est l'homme de l'escalier, je n'ai absolument pas envie d'entamer une conversation avec lui. Je dois sortir de cette maison et retrouver mes cousins. C'est la chose la plus logique à faire. Après, on filera d'ici. La légende qui entoure ce village ne nous concerne pas !

Le plancher craque dans mon dos. Je me retourne tout doucement.

Une femme se tient à quelques mètres de moi, debout devant un miroir. Elle arrange sa longue chevelure bouclée, puis elle tourne la tête dans ma direction. Son masque représente un oiseau. Sa robe, quant à elle, semble usée. On dirait qu'elle a perdu toutes ses couleurs. Elle me sourit. Mais c'est comme avec les parents : il n'y a aucune joie dans son expression.

— Le maire le détestait, me dit-elle. Nous savions qu'il finirait par passer à l'acte, mais nous n'avons rien fait pour l'en empêcher.

Je ne sais pas du tout de quoi elle parle ! Comme elle ne montre pas de signe d'agressivité, je me rends jusqu'à l'autre porte fermée qui se trouve sur ma gauche, mais sans la lâcher des yeux une seule seconde. Il ne manquerait plus qu'elle me saute dessus ! Au lieu de cela, elle reste tranquille, se contentant de me suivre du regard. Ses lèvres sont figées dans ce sourire d'un autre monde.

Je tourne la poignée ronde de la seconde porte et me retrouve dans une chambre. Le plancher est penché ici aussi. Un lit à baldaquin occupe presque tout l'espace. Au moins, il n'y a pas de fantôme. Tant mieux. Je vois une porte-fenêtre qui conduit à une terrasse. Je vais peut-être pouvoir sortir par là.

C'est la première fois de ma vie que je fais face à des fantômes. J'ignore s'ils peuvent me faire du mal. Ce que je sais, en revanche, c'est que celui de la dénommée Jeanne m'a touché le bras. Donc, il est possible que l'homme en noir puisse se servir du couteau contre moi. Un frisson me parcourt l'échine.

J'ouvre la porte-fenêtre, j'inspecte brièvement le balcon et je sors avec précaution. La plateforme semble tenir sous mon poids. Comme la maison est penchée de ce côté-ci, la distance entre le balcon et le sol est un peu moins grande qu'ailleurs. Je passe par-dessus la rambarde et je me laisse glisser le long des barreaux en bois. Des échardes se plantent dans mes mains. Je grimace.

Le corps dans le vide, je me laisse tomber et j'atterris sur mes pieds... avant de perdre l'équilibre et de me retrouver une nouvelle fois sur les fesses.

Il y a du mouvement. Une dizaine de silhouettes marchent sur la route qui passe devant la maison, sur ma gauche. Ce sont des gens costumés, vêtus de capes et coiffés de chapeaux. Ils marchent tous en silence. Leurs sourires sont effroyables. Soudain, je me redresse, en alerte.

Un cri de terreur vient de déchirer la nuit.

Prisonniers de la brume

Les cris viennent du bois derrière les maisons. Je me mets à courir dans cette direction.

Une fois devant les arbres, je m'arrête, le souffle court. Ici, il n'y a plus de fantômes costumés, peut-être parce que c'est loin de la rue principale. Les grands sapins qui s'élèvent dans le brouillard ont l'air menaçants. La brise fait danser leurs branches dans la nuit. Le son produit par leurs aiguilles me fait penser à des chuchotements, comme si les arbres se parlaient entre eux !

Soudain, une forme se découpe dans la brume. Elle se précipite vers moi. Je n'ai pas le temps de réagir. Nous nous percutons violemment. Mon corps fait un roulé-boulé. Quand il s'immobilise, une petite douleur à l'épaule m'arrache un grognement. Heureusement, le sol est mou à cet endroit, sans quoi j'aurais pu me faire plus mal.

Une main se pose sur mon bras. Je frémis.

— Jessica ? Je suis tellement contente de te voir !

Ma cousine m'étreint avec force.

— Je suis désolée, je ne voulais pas te frapper, dit-elle en sanglotant. J'avais peur qu'il me poursuive.

Toujours assise, je repousse doucement le corps d'Inès pour la regarder dans les yeux.

— Qui ça ?

Je pense connaître la réponse, mais j'ai besoin d'une confirmation.

— Je ne sais pas. C'était comme une ombre. Je ne l'ai pas bien vu. Mais sa voix, elle était pleine de colère. Jess, c'est le mal incarné !

Elle a l'air paniquée. Je dois avouer que ses propos me donnent envie de m'enfuir. J'adopte toutefois un ton doux pour tenter de la calmer :

— Il t'a laissée partir ?

Le menton d'Inès se met à trembler :

— Il... a dit qu'on devait lui rendre son trésor avant minuit ce soir... sinon...

Elle se tait et renifle. Je la prends par les bras :

— Inès, continue. Sinon quoi ?

— Si on ne fait pas ce qu'il demande, on restera à jamais prisonniers de cette brume.

Il me faut quelques secondes pour digérer cette information. J'essaie de ne pas montrer mon angoisse à ma cousine.

— Il a dit comment on doit s'y prendre ?

— Non, renifle Inès. En fait, je ne sais pas... Il avait l'air tellement furieux. J'avais du mal à me concentrer. Je ne veux pas rester ici, dans cet endroit maudit.

Elle s'effondre dans mes bras après le dernier mot. Je consulte ma montre. 23 h 10.

Je ne peux pas croire que nous soyons dans ce village depuis tout ce temps ! C'est impossible !

C'est sûrement cette brume qui nous joue des tours.

— Je suis tellement désolée, Jess. Je n'aurais pas dû me moquer de toi à cause de tes histoires. C'est que... je n'y croyais pas.

Pour moi aussi, ce n'étaient que des légendes. Je ne pensais pas que ça existait.

— On va mourir, ajoute-t-elle en pleurant, la tête enfouie dans mon manteau.

— Arrête de dire n'importe quoi. On va trouver une solution. Lève-toi, j'ai une idée.

Son regard est rempli d'espoir. Je l'aide à se mettre debout, puis je l'entraîne vers le village. En route, je lui explique mon plan :

— Il y a une jeune femme enfermée dans une des maisons. Elle n'avait pas l'air méchante pour un... enfin... un fantôme.

Je jette un regard à Inès, qui marche près de moi. Je ne veux pas que mes propos l'effraient encore plus. Je continue :

— Elle pourra peut-être nous en apprendre davantage sur ce trésor.

Tandis que nous marchons vers le bâtiment en question, les silhouettes déguisées réapparaissent. La main d'Inès serre très fort mon bras. Ses yeux sont baissés. Je crois qu'elle se concentre sur ses pas pour ne pas regarder tous ces gens venus d'outre-tombe.

Une fois devant la maison, j'entraîne ma cousine sur le perron et je jette un coup d'œil par l'ouverture de la porte. De là, je distingue l'escalier. L'homme au chapeau n'y est plus. À peine rassurée, je guide Inès à l'intérieur, jusqu'à la porte du placard, sous les marches.

— Euh... Jeanne, vous êtes là ?

Une voix me répond aussitôt, de l'autre côté :

— Vous êtes revenue !

— Oui, et j'ai une question à vous poser.

— Je vous écoute.

— Savez-vous où se trouve le trésor du Ténébreux ?

Silence de l'autre côté du battant.

Je me mords les lèvres avec nervosité.

— Oui, je le sais, répond-elle finalement.

— Pouvez-vous m'en dire plus ?

— Bien sûr. Il est ici, sous l'escalier.

— Dans le placard ?

Ça semble trop beau pour être vrai !

— Exactement, dit-elle.

— Est-ce que je peux le récupérer ?

— Je ne sais pas. C'est tout ce qu'il me reste de lui.

Je supplie :

— Jeanne, je vous en prie, nous devons absolument le rendre à votre ami, c'est une question... eh bien... de vie ou de mort.

Inès pousse un gémissement affolé à côté de moi.

— Et si ça ne fonctionne pas ? demande Jeanne d'un ton désespéré.

— Je viendrai vous le rendre, je vous le promets.

— D'accord, consent-elle si bas que je l'entends à peine. Mais vous devrez faire attention à mon père.

Est-ce l'homme que j'ai vu dans l'escalier un peu plus tôt ?

Je consulte de nouveau ma montre. Ahurie, je regarde les aiguilles tourner beaucoup plus vite que la normale. Malgré l'aide que Jeanne nous apporte, je réalise avec effroi que nous sommes loin d'être sortis d'affaire.

Terreur dans les bois

Jeanne me demande de venir près du trou, dans l'escalier. J'y grimpe à toute vitesse. Là, je la vois, son visage levé vers moi.

— Si vous voyez Guillaume, pourrez-vous lui dire que je suis désolée ? me demande-t-elle.

— Désolée de quoi ?

— Les gens se méfiaient de sa mère dans le village. On racontait que c'était une sorcière. Quand elle est morte, Guillaume avait autour de quinze ans. Il s'est retrouvé orphelin. Les gens l'évitaient. Un jour, il m'a sauvée de la noyade dans une rivière près d'ici. Nous

sommes devenus de très bons amis. Pourtant, je n'ai jamais cherché à faire taire les rumeurs le concernant. Je m'en veux tellement...

J'ai envie de lui dire de se dépêcher, mais je ne voudrais pas qu'elle revienne sur sa décision de me donner le trésor. En bas de l'escalier, Inès me lance des regards impatients. Je lui fais signe d'attendre.

— Guillaume est le garçon le plus gentil que je connaisse, reprend Jeanne. Je me fiche de ce qu'on raconte à son sujet. C'est mon ami depuis toujours. Le seul que j'aie jamais eu.

Sa voix s'éteint dans un sanglot.

— Et si je lui disais où vous vous trouvez, dis-je, il pourrait peut-être venir vous rejoindre ?

— Ce n'est pas possible. Tout comme je suis prisonnière de ce placard, Guillaume ne peut sortir de sa colère. Mais si vous lui rendez son trésor, peut-être me pardonnera-t-il de l'avoir abandonné.

Je fais oui de la tête. Jeanne lève une main vers moi. Je vois quelque chose s'élever dans

les airs. Quand l'objet parvient à la hauteur de mes yeux, je le saisis doucement. Il s'agit d'une chevalière sertie d'une pierre rouge foncé.

Le bijou brille d'un éclat surnaturel.

— Ça appartient à Guillaume, explique le fantôme. Mon père... quand je l'ai vu avec cette bague, j'ai compris que quelque chose de grave s'était passé. Guillaume ne s'en serait jamais séparé, c'est tout ce qu'il lui restait de sa mère. Les doigts de mon père étaient en sang. Je lui ai arraché le bijou des mains et j'ai exigé des explications. Je criais. C'est là que mon père m'a enfermée. Et puis, d'un seul coup, tout est devenu gris.

— Merci, Jeanne. Je vais retrouver Guillaume.

Je descends l'escalier et j'entraîne Inès hors de la maison.

— Il n'est pas question que je retourne dans les bois ! proteste-t-elle.

— On doit y aller ! Sinon, on finira tous les quatre prisonniers de cette brume. De toute

façon, soit tu viens avec moi, soit tu restes ici toute seule avec les fantômes.

Je la vois frissonner.

— Et les cousins, ils sont où ?

— Je leur ai demandé de se cacher. Allez, viens !

— Je ne sais même plus où se trouve la cabane.

— Arrête de pleurnicher !

Mon ton est ferme. Je ne vais quand même pas me taper tout le travail !

Sans doute surprise par ma soudaine assurance, Inès ne dit plus rien jusqu'à l'orée du petit bois. Nous nous engouffrons entre les arbres. Ici aussi, la brume est épaisse. Les troncs me font penser à des pattes d'araignées géantes. Une chouette hulule de façon lugubre au-dessus de nos têtes. Je rentre le cou dans mes épaules. Mon cœur bat très fort. Il s'accélère en entendant des pas rapides venant de la brume.

— Qu'est-ce que c'est ? s'inquiète Inès, collée à moi.

Nous inspectons les environs sans cesser d'avancer. Avec le brouillard, nous ne distinguons rien.

Les bruits de pas sont bientôt accompagnés de grognements.

Bien décidée à ne pas céder à la panique, je serre la chevalière que m'a confiée Jeanne. Ma cousine ne cesse de gémir.

Soudain, une ombre se dessine dans la brume. Je reconnais le chapeau. C'est le maire, le père de Jeanne ! Nous nous figeons toutes les deux.

Les grognements reprennent. Ils sont hostiles. Inès tente de rebrousser chemin en reculant. Je la retiens par le bras. L'homme fait un pas dans notre direction. Au même moment, le brouillard se met à bouger autour de nous. Nous nous retrouvons bientôt au cœur d'un tourbillon si violent que nos cheveux s'envolent dans tous les sens.

Inès pousse un hurlement. L'instant d'après, sa main lâche mon manteau. Je tends mes

doigts vers elle, mais son corps est projeté si loin que je ne la vois bientôt plus.

Toujours coincée dans la tempête, je place la bague contre ma poitrine pour ne pas la lâcher. En face de moi, la silhouette du maire est moins nette, comme si elle s'effaçait.

— J'ai le bijou, dis-je d'une voix tremblante, espérant ainsi faire cesser la tempête.

Le grognement qui me répond est tout proche. Je frissonne des pieds à la tête, certaine que la bête va me sauter dessus d'un instant à l'autre.

— C'est Jeanne qui m'envoie !

Cette fois, j'ai crié pour me faire entendre par-dessus le vacarme. Le vent s'apaise. La brume se lève légèrement. Plus de trace du père de Jeanne. Maintenant, une cabane abandonnée se tient devant moi. Le bois pourri dégage une odeur nauséabonde.

Sa porte s'ouvre toute seule dans un grincement sinistre.

La colère du Ténébreux

Je me remémore la légende du fantôme de l'érablière pour me donner du courage. L'homme qui y travaillait entendait une plainte sinistre. Il était persuadé que sa cabane était hantée par l'âme d'un voisin auquel il devait de l'argent. En fin de compte, il s'agissait d'un hibou coincé dans sa cheminée.

« Toutes les légendes ont une explication rationnelle... »

Cette fois, ma petite voix intérieure ne parvient pas à me rassurer. Il n'y a rien de cohérent dans l'histoire que je suis en train de vivre.

Je tourne la tête dans la direction des grognements. La masse sombre est toujours là. Elle m'observe à distance. Est-ce un chien ? Un loup ? En revanche, Inès a disparu.

— Entre ! m'ordonne une voix caverneuse venant de la cabane.

Mes muscles refusent d'obéir. On dirait qu'ils se sont transformés en *Jell-O* ! Une force invisible me pousse dans le dos. Je vois l'ouverture de la cabane approcher.

Elle ressemble à une bouche noire et immense sur le point de me dévorer.

Le bijou toujours dans la main, je franchis le seuil du bâtiment.

L'odeur de pourriture, à l'intérieur, est encore plus forte. Je place une main sur mon nez. À quelques mètres de moi, une ombre massive se tient dans un coin, immobile. Il n'a pas besoin de se nommer. C'est forcément le Ténébreux. Je constate que la brume n'entre pas dans la cabane, comme si le seuil formait un écran invisible.

— Ton amie a échoué, reprend la voix masculine.

— Non... nous... avons rencontré Jeanne.

Mes propos déclenchent la fureur de l'homme. Il hurle avec rage. L'instant d'après, je me retrouve le dos plaqué contre l'un des murs de la cabane, les bras en croix.

L'animal entre à son tour. Son pelage est noir comme la nuit. Il se place devant moi et montre les crocs.

— Jeanne m'a trahi comme tous les autres !
explose l'homme. Elle s'est détournée de moi !
Elle n'est pas venue !

— Non, elle est prisonnière...

— Arrête !

L'ombre me rejoint à une vitesse surhumaine. J'écarquille les yeux de terreur.

Son corps noir et informe ondule. Son visage d'un blanc de porcelaine est lisse et inexpressif. Le choc passé, je réalise qu'il s'agit d'un masque. Je cherche à croiser son regard, mais je ne distingue que deux trous

noirs à la place de ses yeux. Je fais abstraction de mon effroi et j'insiste :

— Jeanne a été enfermée par son père sous l'escalier de leur maison. Elle ne peut plus en sortir.

— Elle m'a abandonné, ajoute-t-il d'une voix un peu moins dure.

— J'ignore ce qu'il vous est arrivé, mais regardez, Jeanne m'a remis ça pour vous...

Le masque se tourne vers mes doigts entrouverts. Le bijou scintille toujours de son éclat mystérieux. L'homme le prend dans sa main. Je lui demande :

— Que s'est-il passé, ce soir-là ?

Il recule d'un pas. Ses yeux sont baissés sur la chevalière.

— Il y avait ce bal masqué. Jeanne et moi voulions profiter de la fête pour nous enfuir. Son père exigeait qu'elle épouse un homme qu'elle n'aimait pas. J'ignore comment il a eu connaissance de notre plan. Il fallait que je la protège.

Ses mots ne sont plus que des chuchotements. Il paraît abasourdi par la présence de ce joyau sur sa paume.

— Elle devait me retrouver ici, mais c'est son père qui est venu. Je crois qu'il n'était pas seul...

Il s'arrête un instant. Sa main libre se pose sur le sommet de son crâne. La masse noire indistincte, à cet endroit, laisse soudainement place à de longs cheveux châtons.

— On m'a frappé, souffle-t-il. Quand je suis revenu à moi, j'ai découvert qu'ils avaient tué mon chien. Et la chevalière de ma mère n'était plus à mon doigt.

L'animal s'assoit près de son maître en geignant. Le Ténébreux flatte doucement son encolure. La masse noire de l'homme se transforme lentement. Un cou apparaît, puis une chemise claire tachée de sang.

— Ils m'avaient enfermé. Je n'ai pas pu aller chercher de l'aide. J'avais tellement mal.

Je comprends alors pourquoi il est si en colère. Les hommes l'ont grièvement blessé

et laissé pour mort. Seul, le Ténébreux n'a pas survécu. Comme Jeanne n'est pas venue au rendez-vous comme prévu, il a dû penser qu'elle l'avait abandonné. Mais elle était enfermée, elle n'a pas pu le rejoindre.

Il redresse la tête. Cette fois, mon regard croise ses iris clairs, desquels se dégage une grande détresse.

— J'ai maudit tous les adultes de ce village, se rappelle-t-il. Ils m'avaient toujours traité comme un moins que rien. Je voulais que leur âme connaisse les mêmes tourments que la mienne. C'était une nuit brumeuse. J'ai souhaité qu'ils n'en sortent jamais, mais... je ne pensais pas que ça se réaliserait. Sans le savoir, j'avais hérité des dons surnaturels de ma mère.

Je consulte ma montre. Elle indique 23 h 58. Je dois tenter quelque chose.

— Il est peut-être temps de les laisser partir, dis-je d'une voix incertaine.

Au lieu de s'énervier, le Ténébreux perd complètement l'aspect d'une ombre. Ses jambes

se matérialisent à leur tour. Son masque disparaît. Je me retrouve alors devant un beau jeune homme d'environ vingt ans.

Il observe un long moment la pierre rouge, puis il y dépose un baiser. La lumière spectrale du bijou s'intensifie. Un murmure emplit la cabane. Je n'arrive pas à comprendre les mots prononcés, mais le jeune homme, lui, les écoute, les yeux fermés. Quand il relève la tête vers moi, un sourire illumine ses traits.

— Tu as raison, jeune fille, il est sans doute temps...

Il caresse une nouvelle fois la tête de son chien, puis tous deux disparaissent doucement dans l'obscurité.

La pression sur mon corps disparaît. Épuisée, je sens mes jambes me lâcher.

L'instant d'après, à bout de force, je m'écroule sur le plancher de la cabane.

L'héritière de Jeanne

Il me faut quelques minutes pour recouvrer totalement mes esprits. Quand je sors enfin de la cabane, Inès me rejoint en courant. Ses cheveux sont en bataille. Son teint est gris. Je ne l'ai jamais vue aussi vulnérable.

— J'ai eu si peur ! crie-t-elle en me prenant dans ses bras.

Son corps tremble. Le mien aussi. Je suis heureuse de constater que la brume s'est levée. La nuit enveloppe toutefois encore la forêt et continue de lui donner un aspect lugubre. Nous nous mettons à marcher pour

nous éloigner de la cabane et des tristes souvenirs qu'elle renferme.

De retour dans le village, nous retrouvons les jumeaux.

— On s'était cachés dans une grande armoire ! nous apprennent-ils. Comme on n'entendait plus rien, on a décidé de sortir.

— Quelle histoire ! dis-je en les prenant dans mes bras.

— À qui le dites-vous !

Nous nous retournons tous les quatre d'un même bond.

Une vieille dame se tient à quelques mètres de nous. Elle porte une longue robe blanche qui forme une tache claire dans la nuit.

— Qui êtes-vous ? demande Inès en me prenant de nouveau le bras.

— Ne vous en faites pas, je ne suis pas un fantôme ! nous lance la femme avant de se mettre à rire. J'ai entendu dire que la vieille maison près de l'étang avait été louée. Avec la malédiction qui plane au-dessus de cet endroit,

j'ai voulu m'assurer que tout allait bien. C'est là que je suis tombée sur votre mot...

Elle nous tend la page sur laquelle j'ai griffonné, plus tôt dans la soirée.

— La brume s'en prend à tous les adultes, et cette maison se trouve dans la zone maudite. Saviez-vous qu'elle n'a été rachetée que très récemment, après presque un siècle sans personne pour l'occuper ?

Je fais non de la tête, incapable de prononcer le moindre mot. Si ça se trouve, les bruits qu'on a entendus venaient d'un fantôme qui se préparait pour le bal, comme tous ceux que nous avons vus ici.

— Pourquoi n'êtes-vous pas atteinte par la malédiction ? demande Inès. Vous êtes une adulte.

La vieille femme attrape la chaîne qui entoure son cou. Une bague sertie d'une pierre rouge y est accrochée. J'écarquille les yeux.

— C'est la chevalière du Ténébreux !

— C'est exact, mais comment le sais-tu ?
me demande-t-elle avec étonnement.

— Je l'ai vue ici, ce soir, dis-je en haussant une épaule.

La femme n'insiste pas pour en savoir plus et je lui en suis reconnaissante. Je me sens tellement fatiguée que je n'ai pas le courage de m'expliquer.

— Si tu l'as vue ici, ça ne pouvait être qu'une illusion, car je la porte toujours sur moi, explique-t-elle. Ce bijou se transmet de mère en fille dans ma famille. Son pouvoir est puissant.

— Alors, vous êtes l'héritière de Jeanne ?

— En quelque sorte. Ma grand-mère était sa jeune sœur. Elle n'avait que neuf ans au moment du drame. Ce soir-là, tous les adultes se sont évaporés comme par enchantement. Seuls les enfants de moins de quinze ans sont restés. Mon ancêtre a trouvé ce bijou dans le placard, sous l'escalier de leur maison.

La bouche grande ouverte, je suis suspendue à ses lèvres.

La vieille nous observe tour à tour, puis elle ajoute :

— Cette histoire me suit depuis que je suis toute petite. Souvent, les nuits de brume, j'ai songé à venir ici pour en avoir le cœur net. Mais le courage m'a toujours manqué. Vous, mes chers enfants, vous avez fait preuve de beaucoup de bravoure. Grâce à vous, Jeanne et son ami sont libres. Vous pouvez en être fiers.

Je m'approche de la vieille et je la prends dans mes bras. La femme ne proteste pas. Elle me tapote le dos en me murmurant des mots gentils.

— Eh bien, mes enfants, il est l'heure de rentrer chez vous, vos parents doivent s'inquiéter.

Elle a à peine prononcé ces mots que le téléphone d'Inès se met à sonner. Ma cousine est tellement pressée de répondre qu'elle lâche presque l'appareil en le sortant de la poche de son manteau.

— Allô ? Papa ! Oh ! Si tu savais comme je suis contente de te parler !

Tandis que la vieille dame nous conduit vers la sortie du village, je m'arrête et me retourne. Cet endroit est toujours aussi inquiétant, avec ses maisons en ruine. Je me demande où sont passés les fantômes. Se peut-il qu'il en reste malgré tout ?

Mon regard est subitement attiré par une brève lueur, à ma droite. Ça vient de la maison toute proche. La porte est grande ouverte. Maintenant que la brume s'est levée, la lune éclaire les lieux de ses faibles rayons. Je fais quelques pas dans cette direction, comme une automate. Quand je comprends ce que c'est, mon sang se glace dans mes veines.

Il s'agit d'un couteau, posé sur le sol, tout près de l'ouverture de la porte. Sa lame est longue et brillante. D'où je suis, je distingue le manche usé. Quelque chose bouge derrière, dans la semi-obscurité. Une ombre traverse la grande pièce du rez-de-chaussée à vive allure, si vite que je ne peux distinguer l'identité

de cette personne. Toutefois, je crois savoir qui c'est, même si c'est impossible.

Quand une main s'empare subitement de l'arme, je sursaute et bondis pour faire demi-tour. Je cours à toute vitesse en direction de mes cousins, qui m'ont distancée d'une vingtaine de mètres.

Une fois près d'eux, je tourne la tête vers la maison. Il n'y a plus rien, ni couteau ni fantôme. Était-ce vraiment celui du maire ? Je ne tiens pas à le savoir. Frémissante, je relève le col de mon manteau et me concentre sur le chemin devant nous, espérant ainsi laisser toute cette histoire derrière moi.

**Catalogage avant publication
de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Super frissons : méchants fantômes /
Véronique Drouin, France Gosselin,
Magali Laurent ; illustrations, Audrey Jadaud.

Autres titres: Méchants fantômes

Noms: Drouin, Véronique, 1974- auteur. |
Gosselin, France, 1974- auteur. |
Laurent, Magali, 1981- auteur. |
Jadaud, Audrey, 1981- illustrateur.

Description: Mention de collection :
Peur bleue

Identifiants: Canadiana (livre imprimé)
20220013330 | Canadiana (livre numérique)
20220013349 | ISBN 9782898410284 |
ISBN 9782898410291 (PDF) |
ISBN 9782898410307 (EPUB)

Classification: LCC PS8607.R68 S87 2022 |
CDD jC843/.6—dc23

Aucune édition, impression, adaptation ou
reproduction de ce texte, par quelque procédé
que ce soit, tant électronique que mécanique,
en particulier par photocopie ou par microfilm,
ne peut être faite sans l'autorisation écrite
de l'éditeur.

© Les éditions Héritage inc. 2022
Tous droits réservés

Direction littéraire: Thomas Campbell

Conception graphique:

Marquis Interscript

Révision linguistique et correction:

Kurt Martin

Illustration de la couverture:

Audrey Jadaud

Droits et permissions:

Barbara Creary

Service aux collectivités:

espacepedagogique@

dominiqueetcompagnie.com

Service aux lecteurs:

serviceclient@editionsheritage.com

Dépôt légal: 3^e trimestre 2022

Bibliothèque et Archives

nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Les éditions Héritage /

Dominique et compagnie

1101, avenue Victoria

Saint-Lambert (Québec) J4R 1P8

Téléphone: 514 875-0327

Télécopieur: 450 672-5448

dominiqueetcompagnie

@editionsheritage.com

dominiqueetcompagnie.com

Imprimé au Canada

Nous reconnaissons l'aide financière
du gouvernement du Canada.

Nous reconnaissons l'aide financière du
gouvernement du Québec par l'entremise du
Programme de crédit d'impôt – SODEC –
Programme d'aide à l'édition de livres.

Nous remercions le Conseil des arts
du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada



3 histoires

De méchants fantômes rôdent partout !

Dans sa nouvelle maison, le projet de film
de Samuel vire au cauchemar.



Simon découvre une étrange boîte à manivelle
et le terrifiant passé d'un clown.



Jessica est confrontée à la sombre malédiction
d'un village au fond des bois.

Entre suspense et épouvante, 3 romans pour avoir des sueurs froides

 @Frissonsromans

FRISSONS^{MD}